

Université de Montréal

La construction sociale de l'individu chez Tarde et Durkheim

par
Pierre Luc Bélanger

Département de philosophie
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des arts et des sciences
en vue de l'obtention du grade de la maîtrise
en philosophie
option enseignement au collégial

août, 2010

COPYRIGHT ©PIERRE LUC BÉLANGER, 2010

Université de Montréal
Faculté DES ARTS ET DES SCIENCES

Ce mémoire intitulé :

La construction sociale de l'individu chez Tarde et Durkheim

présenté(e) par :
Pierre Luc Bélanger

a été évalué(e) par un jury composé des personnes suivantes :

.....Jean Pierre Marquis
président-rapporteur

..... Yvon Gauthier
directeur de recherche

.....François Lepage.....
membre du jury

Résumé

La tradition sociologique oppose généralement deux thèses : individualiste et holiste. Ces caractérisations laissent entendre que la première thèse s'attarde à l'action des individus pour expliquer la société. Ce style s'est développé surtout en Allemagne grâce à Max Weber. La thèse holiste prend une position plus globale en expliquant la société par des faits sociaux. Celle-ci est dite française par l'entremise du père de la sociologie, Émile Durkheim. Pourtant, plusieurs auteurs français ont snobé la tradition allemande pour ramener à l'avant-scène un compatriote qui s'est opposé à Durkheim : Gabriel Tarde. Ces réintroductions ont été produites pour s'opposer aux thèses durkheimiennes qui laisseraient l'individu victime du contexte social dans lequel il se trouve. La sociologie allemande propose déjà une opposition de ce type avec les théories postulant un objet réel et particulier à la sociologie. Pourquoi réintroduire un auteur disparu en sociologie pour prendre la place d'autres qui sont encore là? L'hypothèse serait que Tarde propose un individualisme différent qui se traduirait par une notion d'individu particulière. L'étude comparative du corpus durkheimien et tardien révèle pourtant que ces deux auteurs partagent la plupart des caractéristiques associées à la définition du sens commun de l'individu. L'opposition entre Durkheim et Tarde ne relève pas de la place de l'individu dans la science sociale, mais d'une interprétation différente de certains aspects de la théorie statistique. Ces théories sociales ont été construites grâce à cette notion ce qui laisse penser que certains des problèmes explicatifs de ces dernières pourraient être liés à cette base.

Mots clés : philosophie, philosophie des sciences sociales, épistémologie, sociologie, ontologie

Abstracts

The sociological tradition generally opposes two theses: individualism and holism. The individualist wants to explain society through the actions of its actors. It has been upheld by the German tradition with Max Weber at its head. On the other hand, the

holist thesis tries to explain society from above through social facts. The French sociology is central here with Emile Durkheim as its forefather. Despite this antagonism, some French authors have felt the need to reintroduce a forgotten figure from their past: Gabriel Tarde. German sociology already embodied the individualistic view, why then revitalize an old adversary of Durkheim? The working hypothesis was that Tarde might have some very good and different insight on the definition of what the individual needed to be. The comparative study of Tarde's and Durkheim's work demonstrates that it isn't so. They share the same basic common sense definition of the notion of individual. Their opposition was based on some interpretation of statistical theory for sociology. This conclusion points toward the possibility that this notion is the basis for the theorization of sociology which might be a major source of its explanatory problems.

Key words: philosophy, philosophy of social sciences, science studies, epistemology, sociology, ontology

INTRODUCTION.....	1
CONTEXTE DE QUESTIONNEMENT.....	4
OBJECTIFS.....	5
<i>Conséquence philosophique</i>	6
DÉCOUPE GÉNÉRALE DE CE QUI SUIT.....	7
CONTEXTE DE QUESTIONNEMENT.....	9
POURQUOI SE QUESTIONNER SUR UNE RÉACTUALISATION?.....	9
<i>Pourquoi recréer et mettre en scène un débat vieux de 105 ans?</i>	10
LE DÉBAT ORIGINAL.....	14
<i>Les acteurs du débat recréé.</i>	15
LE DÉBAT RECRÉÉ.....	16
<i>L'intérêt du débat et conclusion préliminaire</i>	19
SIMILARITÉ DU QUESTIONNEMENT.....	25
LA QUESTION DE DURKHEIM.....	26
<i>La théorie du fait social et la stabilité des suicides</i>	28
<i>Le fait social dans le débat.</i>	32
TARDE ET SA CONTRIBUTION AU DÉBAT.....	33
<i>La notion d'imitation et sa relation à la question soulevée</i>	34
QUESTION SIMILAIRE, RÉPONSE DIFFÉRENTE?.....	37
SIMILARITÉ DES OBJECTIFS.....	37
L'OBJECTIF DE DURKHEIM.....	39
L'OBJECTIF DE TARDE.....	43
LES CONSÉQUENCES D'UN MÊME BUT.....	45
LES SOUS-ENTENDUS.....	48
L'OBJET DE LA SOCIOLOGIE.....	49
LA QUESTION ET L'EMPREINTE QU'ELLE LAISSE SUR L'INDIVIDU.....	51
<i>Les images de l'individu</i>	52

<i>La place de l'individu dans le débat</i>	54
<i>La construction du social sur une base non contrôlée</i>	56
CONSTRUCTION DE LA NOTION OU NOTION CONSTRUCTRICE?	58
DISTINCTION STATISTIQUE	59
LES PREMIERS PAS DE LA STATISTIQUE	59
<i>Loi des grands nombres de Siméon-Denis Poisson</i>	60
<i>L'homme type de Quételet</i>	61
<i>Francis Galton ou le passage de Quételet à Durkheim</i>	62
DURKHEIM ET LE FAIT SOCIAL	66
TARDE ET LA STATISTIQUE	67
LA DIFFÉRENCE STATISTIQUE	68
CONCLUSION	69
BIBLIOGRAPHIE	74

Introduction

L'individu est la particule fondamentale de la sociologie, cette notion devrait donc être définie, ou construite, par les théories sociales. Ne confondons pas particule et objet d'étude, la sociologie n'étudie pas l'individu pour lui-même, elle laisse cette tâche à la psychologie. La notion de particule suppose que les sociologues s'entendent pour dire que la société se compose minimalement de cette entité. Certains théoriciens diront qu'on n'y trouve que l'individu, alors que d'autres diront qu'il faut plus qu'une simple addition pour la constituer. Peu importe ce qu'englobe le social, il est au moins composé d'éléments indépendants qui s'associent d'une manière ou d'une autre.

Cette querelle sur la composition du social remonte aux origines de la sociologie. Et, bien qu'elle soit souvent jugée fondamentale, elle n'a aucune conséquence sur la notion d'individu. Cette affirmation peut être présentée sous forme de *modus tollens* : une notion est construite par une théorie dans la mesure où cette dernière la définit en fonction de ses besoins explicatifs. Or, les théories sociales ne définissent pas explicitement l'individu, elles ne peuvent donc pas construire cette notion. Ceci renvoie à un argument transitif plus fort qui n'a rien d'une pente glissante. Premièrement, si les théories sociales utilisent une notion qu'elles ne construisent pas, c'est que cette notion est antérieure à la formation de ces théories. Deuxièmement, si cette notion précède la théorie qui l'utilise, alors c'est elle qui permet sa construction. Nous pouvons enlever l'aspect de préséance et conclure que si la notion d'individu n'est pas construite, elle participe à la construction des théories sociales.

Faire la preuve que les théories sociales sont toutes caractérisées ainsi relève pourtant de l'exploit surhumain. La manière la plus forte d'établir la vérité de cet argument serait de produire une preuve pour auteur ayant participé à la discipline. L'idée de filiation théorique permet pourtant d'étendre quelque peu les conséquences d'une réponse pour l'auteur étudié à ceux qui l'ont suivi. Cette extension n'est pourtant qu'une simple indication permettant d'éveiller un doute puisque d'éventuels

descendants spirituels se trouvent peut-être dans une situation similaire à celle de leurs prédécesseurs sur la question qui nous intéresse.

Pour engendrer le maximum de doute, il faut remonter jusqu'aux origines de la discipline. Dans le cas de la sociologie française, la figure principale est Émile Durkheim. Si nous pouvions démontrer que le père de la sociologie française n'a pas construit sa notion d'individu, nous pourrions installer un doute sur la possibilité que ses suivants l'aient fait. Pourtant, la sociologie n'est pas seulement peuplée de théories à tendance durkheimienne et l'impact de notre argument sur les théories sociales de provenance diverse ne peut être qu'ambigu à ce moment. On aurait tendance à penser qu'elles présentent des réponses valables à la construction de la notion d'individu puisque plusieurs d'entre elles ont été constituées dans l'optique de faire plus de place à l'individu. Malgré ce désir qui a souvent été perçu comme une opposition à Durkheim, il serait hâtif de conclure que cette attitude change l'approche que nous attribuons à la notion d'individu. L'absence de preuve ne doit jamais être confondue avec la preuve d'absence.

Auguste Comte crée le terme « sociologie » en 1839, mais nous attribuons généralement la paternité de la discipline à Émile Durkheim. Cette épithète lui est attribuée plus à cause de ses préoccupations épistémologiques que par sa production théorique. « *Les règles de la méthode sociologique* » présentent ce caractère avec force. Le lien entre science et méthode est bien établi dans la mesure où la production de connaissance scientifique doit être méthodique. Pourtant, une nouvelle science devrait être un nouveau mode d'acquisition de connaissances. Ce constat normatif devrait se caractériser par un questionnement différent des phénomènes observés. Elle ne devrait pas se constituer par une modification de la méthode¹. C'est pourtant ce qui est le plus étudié du corpus durkheimien, ses théories ne sont plus utilisées de nos jours.

¹ Paul Feyerabend, *Contre la méthode*, page 46 : « Toute méthode de ce type n'est, en fin de compte, qu'une duperie. Elle impose un conformisme obscurantiste, et parle de vérité; elle mène à une dégradation des capacités intellectuelles... et parle d'éducation. »

Ce constat m'amène à soulever un point concernant la nouveauté de la sociologie proposée par Durkheim. Si sa méthode est l'aspect que nous conservons, c'est probablement qu'il présente plusieurs éléments empruntés à ses prédécesseurs. Bien que cette implication ne soit pas très charitable, elle force à remettre en perspective la formation des œuvres de Durkheim qui demeure l'élève de son temps. Bien sûr, il marque un point de rupture avec ses prédécesseurs puisqu'il est dit père de la sociologie, il ne réinvente pourtant pas tous les éléments inclus dans cette discipline.

Parmi les règles exposées dans cette méthode, on trouve une mise en garde contre l'usage de termes du sens commun². Durkheim trouvait que ses contemporains ne définissaient pas bien les termes qu'ils utilisaient ce qui engendrait une polysémie qui ne permettait pas le débat. Même si Durkheim ne l'a pas remarqué, la notion d'individu qu'il utilise doit être mise sous cette enseigne puisqu'elle peut se rapporter à au moins deux idées. La première est la portion d'un ensemble où l'individu équivaudrait à un élément parmi d'autres. Ce premier cas semble être très juste pour la sociologie puisqu'il s'agit de l'étude de regroupement. Cette caractérisation se retrouve uniquement dans l'expression de ce qui compose la société, le reste des textes de Durkheim sont occupés par une notion bien différente.

La seconde définition de la notion d'individu a trait à celle de personne ou de personnalité. Or, une personne se définit dans le temps au travers de caractères comme la volonté et le désir qui ne sont pas observables. Il n'est donc pas possible d'étudier ces caractères directement chez une seule personne et encore moins pour un ensemble d'individus. Il n'y a que les comportements qui sont observables et la volonté, comme les désirs, est rendue manifeste par la possibilité d'agir autrement. Pour Durkheim, l'individu n'est pas un comportement parmi d'autres, mais plutôt une personne qui agit dans un contexte. Pourtant, une personne peut faire beaucoup de choses et être comptabilisée dans plusieurs ensembles sans discrimination. Nous sommes très loin de la notion de particule énoncée au début.

² Durkheim, Les règles de la méthode sociologique, page 7 : « Nous sommes encore trop accoutumés à trancher toutes ces questions d'après les suggestions du sens commun pour que nous puissions facilement le tenir à distance... »

Contexte de questionnement

Tout ce questionnement sur la constitution de la notion d'individu provient d'un courant de critique de la sociologie qui vise son renouvellement³. Alain Touraine nous offre un exemple intéressant de ce désir de trouver de nouveau fondement à une discipline malmenée par l'épistémologie. Il a publié un livre intitulé « *Pour la sociologie* » où il attaque le mode explicatif durkheimien qualifié d'ontologique. La sociologie doit exister selon cet auteur, mais le marasme dans lequel elle se trouve à cause des théories durkheimiennes⁴ l'empêche de prospérer. Plusieurs autres tentatives de réforme ont été tentées et celles de Raymond Boudon et de Bruno Latour ne sont que deux exemples parmi d'autres.

En 2008, dans le cadre d'une conférence tenu par *The Centre for Research in the Arts, Social Sciences and Humanities*, un groupe dirigé par Bruno Latour met en scène une reconstitution d'un débat de 1903 qui opposa Gabriel Tarde et Émile Durkheim. Seul un résumé vague témoigne encore de la teneur de cet affrontement. Les membres du groupe ont décidé de rendre justice aux idées de ces deux auteurs en opposant des extraits de leurs textes sous forme de dialogue.

Latour voulait opposer les idées de Tarde à son adversaire original et non à l'homme de paille généralement utilisé pour montrer la supériorité des thèses à tendances individualistes⁵. En définitive, il s'agissait de remettre en question la place accordée à l'individu dans la sociologie française. Cette tradition propose un individu qui semble passif vis-à-vis des différentes contraintes externes que lui impose la vie sociale. Tarde proposait plutôt d'expliquer les comportements sociaux à partir du vécu

³ Danilo Martuccelli, avec la *Grammaire de l'individu* et « Les trois voies de l'individu sociologique », a été d'une grande inspiration par tripartition des stratégies sociologique pour cerner l'individu. Il indique ainsi la présence d'une communauté des théories sociologiques en rapport à la notion d'individu.

⁴ Une théorie durkheimienne se définit ici comme un modèle explicatif qui se réfère à une force externe pour rendre compte d'une situation qui soulève des questions comme la stabilité des cas de suicide chez Durkheim.

⁵ « Tarde/Durkheim : Trajectories of the Social », <http://www.crassh.cam.ac.uk/events/47/> « The venerable ancestor of sociology has known better days. ... had attacked Emile Durkheim's work as totalizing, reductionist, positivist and conservative. As a result of these attacks, Durkheim has been thinned over the years to the point of becoming a straw man. »

individuel qui peut être décrit sous forme d'arborescence synchronique ou diachronique. Un individu serait ainsi la somme de ses expériences et se trouverait au centre de l'analyse sociale.

La reconstitution de ce débat laisse entendre que la théorie sociale pourrait être à l'origine de la notion d'individu puisque nos protagonistes ont engendré ce qui semble être deux descriptions de ce concept. Si la théorie sociale construit la notion d'individu, il devrait y avoir des définitions différentes de ce concept, pas simplement des images. Or, ce n'est pas le cas. Ni Durkheim, ni Tarde ne définissent cette notion. Ils utilisent plutôt une notion du sens commun, polysémique, chargé de présupposés philosophiques qui rendent la théorisation sociale difficile.

Objectifs

L'objectif principal du travail actuel est de montrer qu'une opposition classique des sciences sociales peut être analysée sur la base des sous-entendus qu'elle comporte pour en faire ressortir des similitudes inattendues. Cette similarité, au niveau de l'appréhension de l'individu, permettra de dégager un fond de discordance bien différent qui rend mieux compte de la situation historique. Nous aurons l'occasion de montrer que deux des principaux modes explicatifs des sciences sociales sont liés à la notion d'individu dégagée au cours du texte.

Nous présenterons une critique constructiviste⁶ de deux théories sociologiques à partir de la notion d'individu. Il ne s'agit pas de montrer que la notion est construite socialement comme chez Hacking⁷, ce travail a déjà été accompli ailleurs⁸. Il s'agit plutôt de démontrer que l'absence de définition interne de la notion d'individu a un impact important sur la construction de ces théories sociales. Le travail se veut

⁶ Yvon Gauthier, La logique du contenu sur la logique interne, page 31 : « Les notions en mathématiques doivent être parfaitement définies. Un concept central comme l'infini ne l'est pourtant pas... En mathématiques classiques, les limites d'infinies ($+\infty$ et $-\infty$) ne sont guère que des symboles qui indiquent une convergence inaccessible que seul le fini peut assurer. »

⁷ Ian Hacking, The social Construction of What?.

⁸ Jacques Donzelot, L'invention du social.

descriptif et vise à démontrer la présence et l'action constructrice d'une notion partagée par Durkheim et Tarde. Cette symétrie va à l'encontre de l'idée généralement admise qui voudrait que ces deux auteurs aient des visions différentes de l'individu. Ce constat soulève le problème de la polysémie, mais aussi celui d'opposition terminologique involontaire. La société s'oppose-t-elle vraiment à l'individu? Dans le cas de l'individu-personne, il ne peut que difficilement en être autrement, mais l'individu-élément change-t-il la donne?

S'il n'y a pas de définition explicite de la notion d'individu pour nos deux théories, l'hypothèse la plus sensée serait que cette notion leur semble évidente. Cette évidence renvoie le questionnement au fondement que nous avons identifié pour le débat. L'opposition entre Durkheim et Tarde ne portait pas directement sur la notion d'individu, mais sur une autre portion de leurs théories. L'objet de leurs contentieux, du point de vue de la notion d'individu, est l'emplacement de la source de la stabilité des comportements.

La notion d'individu en sociologie n'est pas construite par les théories qui l'ont vu naître. Par contre, une préconception de l'individu peut se trouver à la base de ces dernières. Latour réanime ainsi un débat riche en intuition, mais dont le fond ne change pas la situation de l'individu dans les sciences sociales.

Conséquence philosophique

L'opposition classique de la sociologie, individualisme/holisme, doit être repensée. Si les parties de ce que la sociologie étudie sont les individus et que ces entités ne sont pas définies par la discipline, la voie individualiste est-elle vraiment possible? Une sociologie qui voudrait faire plus de place à l'individu devra d'abord construire une définition de cette notion pour en faire un concept rendant l'association possible sans avoir recours à des contraintes de quelques types que ce soit. La notion d'individu nous est familière et semble opaque à tout découpage qui paraît arbitraire et réducteur. L'individu au sens habituel du terme semble être un tout complexe et indivisible. Une définition holistique semble de mise, mais est-il possible de travailler avec une telle définition?

Le réductionnisme est à la clé de la majorité des conceptions sociales de l'individu. Doit-on se préoccuper de l'atome alors que la visée de la discipline est l'ensemble de ceux-ci? Cherchons-nous à définir le bon objet? Le choix de l'objet sociologique est à l'origine des théories de Tarde et de Durkheim. Il en découle que la notion d'individu n'est pas construite, mais construit ces théories sociales. Or, si un élément disciplinaire reste polysémique parce que sa définition fait défaut, nous sommes en droit de nous attendre à obtenir plusieurs variations sur un même thème. Deux théories supposément distinctes peuvent ainsi être ramenées à un seul présupposé.

Il est possible d'aller encore plus loin en supposant que le point de similitude que nous identifions est suffisamment central pour jouer un rôle au niveau de l'explication en sociologie. Ainsi, Ruwen Ogien proposait une critique de deux modes explicatifs propres à la sociologie. Le premier relève de Durkheim et est appelé ontologique parce qu'il propose l'existence d'entités explicatives extérieures aux individus. Le second tire sa source de Weber et porte le nom de psychologue parce qu'il situe l'explication à l'intérieur des individus. Aucune des approches n'est vraiment satisfaisante, mais la seule vraiment sociologique est l'ontologique. Or, ces deux positions s'articulent autour d'une notion d'individu similaire à celle que nous allons critiquer. Serait-il possible que notre objet d'étude puisse être étendu à ce point?

Découpe générale de ce qui suit

Nous venons de faire un survol de ce qui est à faire, il ne reste qu'à montrer comment nous y arriverons. Malgré l'introduction assez générale que vous venez de lire, il me semble nécessaire d'ajouter une section pour mettre en place le questionnement concernant le débat reconstitué par Bruno Latour. Ceci nous permettra d'identifier certains mouvements et tendances dans la recherche de sociologie en France. Nous verrons ensuite pourquoi cette réactualisation a eu lieu, ce qui reste du débat original et ce que cette nouvelle mouture peut nous apporter. Cette description nous permettra de dégager et de critiquer certaines particularités des thèses de Durkheim et de Tarde.

Nous commencerons par établir certaines similitudes présentes dans les corpus de ces deux auteurs pour mieux identifier les différences effectivement présentes. La première étape sera de cerner le questionnement fondamental portant sur l'individu et nous verrons qu'il se retrouve chez nos deux auteurs. Nous commencerons par l'identifier du côté de Durkheim tout en nous assurant qu'elle est bien centrale pour cet auteur. Nous ferons ensuite la même chose pour Tarde. Il ne suffira pas de montrer qu'ils partagent au moins une question similaire, il faudra aussi montrer que l'objet de cette question est bien au centre du débat.

Une fois que nous aurons établi que les sociologies de Tarde et de Durkheim s'intéressent à résoudre la même question, il sera question de leurs objectifs. Si nos deux hommes posent la même question, la posent-ils dans la même optique? On verra qu'ils ne diffèrent pas beaucoup de ce côté non plus. La recherche n'est pas désintéressée, ils veulent connaître pour agir efficacement dans le monde.

La section suivante s'attardera à faire l'inventaire des sous-entendus dégagés jusqu'à présent. Il sera question de l'impact de la similarité de la question et celle de l'objectif. Nous verrons comment nous pouvons passer d'une théorie sociale, à une notion polysémique pour arriver à la construction de la première par la seconde.

La dernière section s'attardera à démontrer comment l'histoire de la statistique nous permet de rendre compte de la différence entre Tarde et Durkheim. Les conséquences que nous pouvons tirer de cette situation peuvent être rapportées à la notion d'explication en sociologie. Une analyse philosophique de Ruwen Ogien sur les principes explicatifs servira de toile de fond pour la conclusion. L'essentiel du problème soulevé par cet auteur pourrait-il se réduire à une définition constructive de la notion d'individu pour éviter le besoin d'une entité externe contraignante?

Contexte de questionnement

Pourquoi se questionner sur une réactualisation?

Plusieurs analystes divisent les théories sociologiques en approches de type psychologique et de type sociologique. Ces approches sont généralement associées à certains auteurs importants; Durkheim, pour le sociologisme et Weber, pour le psychologisme. Les manuels de sociologie opposent ces deux auteurs sur la base de leurs approches, mais ils n'ont jamais débattu ensemble des points qui les séparent⁹. Gabriel Tarde ne fait pas partie des auteurs classiques malgré qu'il ait été l'adversaire principal de Durkheim au cours de son vivant. Il est souvent classé dans une catégorie similaire à celle de Weber puisqu'il préconisait un principe explicatif psychologisant. Il est étonnant de voir ressortir des boules à mites un auteur presque oublié de tous. Peut-être définit-il autrement la notion d'individu?

L'individu est central dans la théorie sociale parce que nous le considérons intuitivement comme l'atome du social. Il est la plus petite composante des ensembles sociaux. On note pourtant une opposition forte entre société et individu malgré ce constat élémentaire. Elle est présente parce qu'il y a confusion entre individu et personne, personnalité ou entité indépendante. La notion tombe vite dans une description holistique et a priori d'une forme de nature humaine. Elle est constamment rééditée et modifiée, mais toujours sur des bases similaires.

Ajoutons que la notion d'individu doit être mise en relation avec celle de « comportement » puisque l'enquête porte sur cet aspect. En fait, le questionnement ne porte pas directement sur l'individu, ce qui limite le besoin définitionnel, mais sur leurs comportements. Or, certains agissements sont dits asociaux ce qui entraîne un questionnement sur les causes permettant l'existence de la société. Or, si les théories

⁹ Note de lecture réalisée par Laure Flandrin et Muriel Mille dans le cadre de « Au fil du travail des sciences sociales » 2004-2005 « L'opposition – plus « pédagogique » que scientifique – entre Durkheim et Weber, et par la suite, entre les sociologies française et allemande dont ils seraient respectivement les figures mythiques et fondatrices, est un des « mythes historiographiques » les plus structurants de la présentation de l'histoire de la sociologie (et notamment dans les manuels scolaires). »

sociales ne construisent pas la notion d'individu, mais qu'elles en utilisent une version quelconque, nous pouvons affirmer qu'elles sont plutôt construites au travers du préjugé que nous avons de l'individu en tant que personnes.

L'objectif avoué de Bruno Latour était de faire s'affronter le vrai Durkheim et le vrai Tarde. Il considère que les versions de Durkheim pavanées dans les recueils théoriques sont des caricatures de cet auteur et elles ne lui rendent pas justice. Latour nous dit qu'à gagner sans défi, il n'y a pas de gloire! Il croit que les thèses de Tarde sont plus fortes que celle de Durkheim et qu'elles peuvent être à la base d'une nouvelle sociologie. Latour peut-il vraiment guérir tous les maux de la sociologie simplement par la réintroduction d'un auteur obscur? L'hypothèse défendue ici est non. Tarde travaillait dans un contexte similaire à celui de Durkheim et que, malgré des propositions flamboyantes, il traite la question de l'individu d'une manière très similaire à Durkheim.

Pourquoi recréer et mettre en scène un débat vieux de 105 ans?

Il s'agit d'un appel à l'histoire pour questionner la tradition¹⁰. Plus exactement, il s'agit d'une remise en question de la place accordée à l'individu dans la théorie sociale en France¹¹. La sociologie française est dite durkheimienne parce qu'elle explique les stabilités sociales par des contraintes extérieures que les individus subissent. Ces contraintes rendent compte de la variabilité de la fréquence de comportements jugés naturels comme le suicide ou la criminalité. Raymond Boudon a déjà dit de ce mode explicatif qu'il rendait une image d'automate de l'individu. De son côté, Tarde expliquait les comportements sociaux à partir d'un principe imitatif qui engendre les répétitions sociales et la conformité des sociétés.

¹⁰ Bruno Latour, « Gabriel Tarde and the End of the Social », page 117 : « But I have decided to share with the readers the good news that ANT actually has a forefather, namely Gabriel Tarde, and that, far from being marginalised orphans in social theory, our pet theory benefits from a respectable pedigree. »

¹¹ Laurent Mucchielli, « Tardomania ? Réflexions sur les usages contemporains de Tarde », page 173: « Les redécouvreurs de Tarde, dont l'identité et les motivations sont désormais mieux connues, n'ont cessé de prétendre reconsidérer radicalement la place de Tarde dans l'histoire des sciences humaines. »

La réponse de Bruno Latour à cette question se découpe en deux parties tel qu'exposé dans « *Gabriel Tarde and the End of the Social* » : 1 — proposer un grand-père à sa théorie et 2 — montrer que la sociologie aurait pu être différente si Tarde avait gagné¹². Latour nous montre les éléments tardiens qui s'attachent le mieux à la théorie de l'acteur-réseau ou ANT¹³.

Il nous dit d'abord que sa théorie n'est pas orpheline, elle a au moins un précurseur en Gabriel Tarde. Latour propose deux axiomes centraux pour cette théorie et qui se trouvent dans l'œuvre de Tarde¹⁴ :

1. « *La séparation nature/société n'est pas importante pour comprendre les interactions humaines.*
2. *La distinction micro/macro empêche toute compréhension de la constitution des sociétés. »*

Le premier axiome se résout dans l'hypothèse des monades qu'il emprunte à G.W. Leibnitz¹⁵. Toute la substance du monde est composée de ces monades, il s'agit d'un monisme. Elles ne sont plus des microcosmes comme à l'origine, mais des univers entiers. Elles sont animées par des désirs et des croyances qui leur permettent de s'assembler en agrégat qualifié de société par Tarde. Les sciences étudient les différentes formes que prennent ces agrégats. Il en découle donc selon Tarde que les sciences sont toutes des formes de sociologies. La sociologie se distingue des autres sciences non par la nature de son objet, mais par notre connaissance intime de ses constituantes.

¹² Bruno Latour, « *Gabriel Tarde and the End of the Social* » : « In other words, I want to make a little thought experiment and imagine what the field of social sciences would have become in the last century, had Tarde's insights been turned into a science instead of Durkheim's. »

¹³ L'expression ANT sera utilisée tout au long de l'ouvrage en référence à l'*actor-network theory* proposée par Bruno Latour dans Reassembling the Social.

¹⁴ Les axiomes que propose Latour appel "axiomes" ici sont des affirmations qui se trouvent dans Monadologie et sociologie et dans La logique sociale de Tarde.

¹⁵ Tarde, Monadologie et sociologie, page 1: « Les monades de Leibnitz ont fait du chemin depuis leur père ... Il est remarquable que toutes les hypothèses secondaires impliquées dans cette grande hypothèse en ce qu'elle a ... de leibnitzien, sont en train d'être établies scientifiquement. Elle implique ... la réduction à une seule de ces deux entités, la matière et l'esprit, confondue dans la seconde, et en même temps la multiplication prodigieuse des agents tout spirituels du monde. »

Pour Tarde, le tout est moins complexe que chacune des parties qui le composent¹⁶. La différence ou le changement ne provient pas des règles de répétitions, mais de la complexité intrinsèque de chacun des membres d'un groupe. L'ensemble égalise et uniformise les comportements alors que les unités sont en elles-mêmes distinctes au départ.

L'ANT inclut des objets dans son réseautage au même titre que des individus. Tarde ne dit pas que tous les objets doivent ou peuvent être étudiés ou intégrés par une seule théorie. Il propose plutôt une homologie entre les sciences accomplies, comme la physique et la chimie, et la sociologie en disant que tous les assemblages sont produits par des entités et des processus similaires de répétition. L'argument des monades ressemble plus à une tentative de justification de la scientificité de la sociologie qu'à une inclusion d'objet non humain dans la nomenclature. Si on cherche une similitude, il est facile de la trouver, mais il paraît inapproprié d'affirmer que Tarde ait prévu les développements de l'ANT.

Le deuxième axiome se trouve dans la combinaison de l'hypothèse tardienne du cosmos interne des monades¹⁷ et dans une philosophie de l'appropriation qui s'oppose au postulat ontologique. La première affirmation renvoie à Leibnitz qui proposait un univers peuplé de particules sans fenêtre qui reflétait leur environnement immédiat. Il supposait nécessaire un Dieu créateur et architecte de ces substances, l'ordre de l'univers reposait sur la présence de cette entité supérieure. Tarde se passe de l'usage d'une divinité pour rendre compte des régularités dans l'univers puisque les entités qu'il postule sont animées par des désirs qui sont motivés par des croyances. Parmi les désirs que Tarde attribue aux monades, il y a celui d'imposer sa propre vision du monde aux autres. La stabilité des ensembles s'établit par un processus d'appropriation qui n'engendre pas de hiérarchie universelle. Les groupements qui en résultent sont des uns

¹⁶ Bruno Latour, « Gabriel Tarde and the End of the Social » : « Finally, monads lead to a thoroughly reductionist version of metaphysics since the small always holds the key to the understanding of the big. »

¹⁷ Tarde, Monadologie et sociologie, avant section 4 « L'atome... à cesse d'être un atome ; il est un *milieu universel* ou aspirant à le devenir, un univers *à soi*, non pas seulement, comme le voulait Leibnitz, un *microcosme*, mais le cosmos tout entier conquis et absorbé par un seul être. »

élément fragile de la vie des monades qui le composent. Une monade ne s'investit jamais complètement dans un seul ensemble; elle appartient à plusieurs ensembles et elle est aussi propriétaire. L'appropriation est centrale pour cette théorie qui affirme que tout est similaire, mais différent et tout fonctionne de manière semblable.

Latour trouve ici le schéma de sa théorie où l'explication revient à trouver les propriétaires et les possessions d'une monade pour en expliquer le comportement. Laurent Mucchielli n'est pas d'accord avec Latour sur ce point. Dans « *Tardomania? Réflexions sur les usages contemporains de Tarde* », Laurent Mucchielli retrace l'histoire des quelques réactualisations qu'a subie l'œuvre de Tarde depuis les années soixante. Selon cet auteur, la remise en service de Tarde est généralement liée à une opposition aux thèses durkheimiennes. Comme Tarde était le protagoniste historique de Durkheim, il est facile de le remettre au goût du jour pour s'opposer aux idées qu'il a défendues¹⁸.

Pourtant, l'usage des thèses tardiennes est rarement totalement altruiste. Un travail d'interprétation visant la soutenance de thèses personnelles est toujours présent chez les auteurs que Mucchielli cite¹⁹. Dans le cas de Bruno Latour, l'erreur la plus importante serait d'avoir proposé que « les rayons imitatifs » tardiens soient des précurseurs des théories modernes de réseau social. L'analyse des réseaux sociaux suppose différents types de liens entre les nœuds d'un réseau. Pour Tarde, le seul lien possible est l'imitation. Il n'y a donc pas d'analyse à faire au-delà de la forme du schéma²⁰.

¹⁸ Laurent Mucchielli, « Tardomania ? Réflexions sur les usages contemporains de Tarde », page 174 : « Et, dans la mesure où il a toujours été de notoriété publique que Tarde fut le principal adversaire théorique de Durkheim à l'époque, il n'est pas surprenant que ce soit lui que l'on aille chercher pour combattre aujourd'hui la tendance en question. »

¹⁹ Ibid., page 173 : « Au risque de simplifier trop, il nous semble qu'il faut surtout voir dans le positionnement général des acteurs de ce réseau la poursuite d'un mouvement de réaction contre le structuralisme et contre un développement des sciences humaines qualifié, selon les auteurs, de « positiviste » ou de « scientifique ».

²⁰ Ibid., 2000, page 172 : « Le problème de fond est que l'on ne voit pas en quoi ces abstractions très générales sur les formes des réseaux mènent à la compréhension des phénomènes sociaux ... Rappelons en effet que, dans la sociologie empirique, un réseau n'est pas simplement une construction mathématique visant à produire une modélisation graphique de relations interindividuelles. »

L'accusation de réintroduction intéressée est-elle fondée en ce qui a trait au débat qui nous occupe? En ce qui a trait à l'article de Latour cité plus haut, l'analyse de Mucchielli semble juste dans la mesure où Bruno Latour trouve plus qu'il n'y a vraiment dans les thèses tardiennes. Il semble donc légitime de se demander s'il tombe dans le piège lors du débat.

Le débat original.

Pour déterminer si Latour et compagnie ont bien fait le travail qu'ils se sont eux-mêmes fixé, nous présenterons les caractères importants de ce qui reste du débat original. Comme il ne nous reste qu'un résumé assez sommaire, l'exercice visera principalement à cerner l'atmosphère qui s'en dégage et relever les thèmes conservés en vue de les comparer. Cet exercice nous permettra d'identifier les biais, s'il y en a, qui aurait pu se glisser dans le discours²¹.

Le débat original faisait partie d'une série de conférences données par Durkheim et Tarde en tant qu'introduction de l'automne 1903 à l'École des hautes études sociales de Paris. Chacun avait donné une conférence sur leurs thèses respectives avant que le débat n'ait lieu. Les sujets abordés qui nous sont parvenus étaient l'unicité de la sociologie, les conditions de possibilités de la discipline pour finir avec une ouverture sur l'avenir.

Durkheim disait que la multiplicité des disciplines qui étudient les phénomènes sociaux (histoire, démographie et autre), malgré l'interconnexion des faits sociaux, permet à la sociologie d'avancer. Selon lui, la sociologie est possible parce qu'il y a des lois qui sous-tendent la vie sociale. La société est complexe et réfractaire aux formes simples d'explications, mais elle n'est pas opaque. Les sous disciplines sociologiques tendent vers l'unité, mais il est beaucoup trop tôt pour y arriver.

²¹ Le résumé des du débat original tient en trois pages, il serait donc un peu superflu d'en proposer des extraits pour illustrer mon propos. « Émile Durkheim et Gabriel Tarde : La sociologie et les sciences sociales. Confrontation avec Tarde », Les Cahiers de Psychologie politique, numéro 10, janvier 2007. URL : <http://lodel.irevues.inist.fr/cahierspsychologiepolitique/index.php?id=955>.

De son côté, Tarde disait que la sociologie est une science à part entière qui est le point culminant des sciences de la société. La sociologie vise la comparaison entre ces différentes sciences pour trouver les points communs entre elles. Les sciences sociales tendent à se psychologiser et la psychologie intermentale est l'avenir. Cela indique bien que la sociologie est l'avenir des sciences sociales.

Il reste encore moins d'information sur le contenu du débat, mais certains éléments de leurs contentieux ont été conservés. Durkheim argumentait que l'interpsychologie de Tarde ne peut pas servir de guide à la recherche sociale. L'état des connaissances est trop fragmentaire pour identifier une voie spécifique pour la recherche. De son côté, Tarde appuyait sur l'aspect métaphysique de l'approche de Durkheim. Il proposait même de comparer leur opposition à celle des nominalistes et des scolastiques moyenâgeux où Tarde aurait été nominaliste. Le peu d'information contenu dans ce résumé laisse place à beaucoup d'interprétation. Malgré cela, nous avons au moins un point de repère pour identifier les déviations ou les licences que se permettraient les auteurs de la relecture.

Les acteurs du débat recréé.

La relecture du débat avait pour objectif de rendre justice à deux penseurs qui ont été mal représentés au cours des années. De nombreuses réinterprétations ont véhiculé des idées et des images relativement erronées de ces deux auteurs. En recréant le débat qui eut lieu entre ces deux auteurs, les participants ont voulu utiliser des extraits de textes originaux. Bruno Latour jouait le rôle de Tarde, Bruno Karsenti jouait le rôle de Durkheim et Simon Schaffer tenait le rôle du recteur de l'École des hautes études sociales²².

La formation et le cheminement académique des acteurs laissent croire qu'ils sont de bonnes fois dans la sélection des extraits qu'ils ont présentés. Bruno Latour est philosophe, sociologue et anthropologue. Il est un des initiateurs et le principal

²² Environment and Planning: Society and Space, « The debate between Tarde and Durkheim » 2008, volume 26, pages 761 - 777

défenseur de l'ANT. Il est un des rares présentateurs de Tarde à ne pas avoir de lien académique direct avec Gilles Deleuze. Bruno Karsenti est formé en philosophie et sociologie. Il a étudié Marcel Mauss et a récemment publié « *La Société en personnes. Études durkheimiennes* ». Il s'est beaucoup attardé à Tarde en partie à cause de sa filiation intellectuelle à Deleuze à en croire Mucchielli. Rien n'indique qu'ils aient pu intentionnellement favoriser l'adversaire en choisissant des extraits peu flatteurs pour l'auteur qu'ils défendaient.

Le débat recréé

Les questions abordées recourent celle relevée dans le résumé de l'original. On compte parmi celles-ci la nature de la sociologie, son indépendance et le rôle de la science dans la société. Les attaques personnelles sont aussi là comme la polysémie des termes utilisés, la métaphysique tardienne et la scolastique durkheimienne. Certains éléments ont été ajoutés comme la présentation de la notion d'imitation et celle de fait social, la place de la statistique en science, l'importance des questions sur le suicide ainsi que sur la relation entre le tout et les parties.

Malgré ces ajouts, on ne trouve pas de définitions explicites de ce qu'est l'individu pour chacun des auteurs. On trouve seulement quelques lignes qui pourraient expliquer cette absence de définition. Chez Tarde, il s'agit du différentiateur primaire entre les sociétés humaines et les autres assemblages. Le privilège de la sociologie est d'avoir une connaissance intime de son objet. Comme il n'y a que des individus dans la société humaine, nous pouvons en conclure que c'est parce que nous nous connaissons que la sociologie diffère des autres sciences²³. Pour Durkheim, l'individu est mentionné

²³ Tarde, « Les deux éléments de la sociologie », in *Environment and Planning D: Society and Space* 2008, volume 26, page 773 : « Here in sociology we have a rare privilege, intimate knowledge both of the element, which is our individual consciousness, and of the compound, which is the sum [assemblée] of consciousnesses... »

sous forme de nature qui subit ou résiste aux faits sociaux. Karsenti cite un extrait où Durkheim affirme que le fait social est une force qui restreint la nature humaine²⁴.

Malgré cela, certains des thèmes choisis sont pertinents pour notre propos. Il y a d'abord la notion d'**imitation** qui est abordée par Tarde comme par Durkheim. Pour le premier, il s'agit d'un caractère socialisant spécifique de l'humain qui se définit comme suit : action à distance d'un esprit sur un autre qui modifie l'autre mentalement avec ou sans réciprocité²⁵. Il s'agit d'un caractère présocial qui est à l'origine du langage et de ce qui est partagé dans un ensemble²⁶. Pour le second, il s'agit d'un terme que Tarde identifie hâtivement comme fait primaire, l'imitation, qui aurait trois significations. Il peut s'agir d'un niveleur de pensée (partage de sentiment commun), d'une impulsion incitant à faire la même chose que son voisin (se plier à l'autorité de l'opinion) ou d'un simple mimétisme (imitation)²⁷.

Nous trouvons aussi quelques mentions du **Fait social** que chacun présente selon ses objectifs. Durkheim centre sa théorie sur l'existence de faits *sui generis*, ils émergent de l'addition de faits individuels, mais ils ne sont pas contenus dans les premiers²⁸. Il propose une analogie entre les faits étudiés par la sociologie et ceux de la

²⁴ Durkheim, Le suicide, page 317 : « Il serait si facile d'opposer à ce sentiment le sentiment contraire d'un grand nombre de sujets qui se représentent la société, non comme la forme que prend spontanément la nature individuelle en s'épanouissant au dehors, mais comme une force antagoniste qui les limite et contre laquelle ils font effort. »

²⁵ Tarde, Les lois de l'imitation, pages vii – viii : « ... celui d'une action à distance d'un esprit sur un autre, et d'une action qui consiste dans une reproduction quasi photographique d'un cliché cérébral par la plaque sensible d'un autre cerveau. »

²⁶ Tarde, « Contre Durkheim à propos de son suicide », page 23 : « Et c'est pour avoir voulu substituer à ces explications métaphysiques ... des explications précises, tirées de l'intimité de la vie sociale, des rapports psychiques d'individu à individu... infinitésimal, mais continuellement intégré de la vie sociale... »

²⁷ Durkheim, Le suicide, page 246 : « Or, ces trois sortes de faits sont très différentes les unes des autres. Et d'abord, la première ne saurait être confondue avec les suivantes, car elle ne comprend aucun fait de reproduction proprement dite... Le mot d'imitation ne saurait donc servir à la désigner à moins de perdre toute acception distincte. »

²⁸ Durkheim, Les règles de la méthode sociologique, page 54 : « Ce qui les constitue, ce sont les croyances, les tendances, les pratiques du groupe pris collectivement ; quant aux formes que revêtent les états collectifs en se réfractant chez les individus, ce sont choses d'une autre espèce. Ce qui démontre catégoriquement cette dualité de nature, c'est que ces deux ordres de faits se présentent souvent à l'état dissocié. »

biologie. Ces derniers se manifestent grâce à l'union de différents éléments chimiques qui ne contiennent aucune parcelle de vie en elles-mêmes²⁹. Les tendances collectives ont une existence propre et sont l'expression des forces qui guident l'action³⁰. Les faits sociaux sont ainsi extérieurs aux individus et coercitifs³¹. Tarde critique la notion et la traite d'ontologisante qui relève plus du monde des idées platoniciennes que de la science³². Le fait social étant distinct des actes individuels, il s'imposerait aux individus de l'extérieur vers l'intérieur grâce à sa propriété coercitive. Il se trouverait dans une espèce de ciel des intelligibles que personne n'a jamais pu observer.

Si le désaccord semble parfait, ce dernier thème ne fera rien pour changer la situation. L'attitude de chacun est diamétralement opposée en ce qui a trait à la **statistique** et à la relation entre le **tout et ses parties**. Tarde affirme que l'ensemble n'est qu'une simple addition des éléments qu'il englobe. Il n'y a rien de plus qu'un agrégat de cas particulier³³. En fait, si on observe de suffisamment loin un agrégat, il présentera moins de complexité que le cas particulier qu'il contient. Il en découle qu'une explication du tout passe nécessairement par ses parties. Tarde ne croit pas que la statistique telle qu'elle est pratiquée à son époque est capable de fournir une

²⁹ Ibid., page 129 : « ... il y a entre la psychologie et la sociologie la même solution de continuité qu'entre la biologie et les sciences physico-chimiques. Par conséquent, toutes les fois qu'un phénomène social est directement expliqué par un phénomène psychique, on peut être assuré que l'explication est fautive. »

³⁰ Durkheim, Le suicide, page 299 : « Ce n'est pas par métaphore qu'on dit de chaque société humaine qu'elle a pour le suicide une aptitude plus ou moins prononcée : l'expression est fondée dans la nature des choses. Chaque groupe social a réellement pour cet acte un penchant collectif qui lui est propre et dont les penchants individuels dérivent, loin qu'il procède de ces derniers. »

³¹ Durkheim, Les règles de la méthode sociologique, pages 56 : « Il est quelque chose de tout autre... Il est une résultante de la vie commune, un produit des actions et des réactions qui s'engagent entre les consciences individuelles ; et s'il retentit dans chacune d'elles, c'est en vertu de l'énergie spéciale qu'il doit précisément à son origine collective. Si tous les cœurs vibrent à l'unisson, ce n'est pas par suite d'une concordance spontanée et préétablie ; c'est qu'une même force les meut dans le même sens. »

³² Tarde, « Contre Durkheim à propos de son suicide », pages 21-22 : « Le taux social, le milieu social, l'état collectif, etc., autant de divinités nébuleuses, qui tirent D. d'affaire quand il s'est embarrassé. Il ne veut pas que je les résolve en faits individuels contagieux et il a raison, car le mystère dissipé, le prestige tombe, et toute cette fantasmagorie de mots cesse d'impressionner le lecteur. »

³³ Tarde, traduit par Amaleena Damle et Matei Candea in Environment and Planning D: Society and Space, « The debate between Tarde and Durkheim », page 773 : « Notice the enormous assumption implied by the current notions that Mr Durkheim explicitly relies on to justify his chimerical conception; this assumption is that the mere relation between several beings can become itself a new being, often superior to the others. »

information suffisamment bonne pour le traitement scientifique³⁴. Il limite en fait l'usage de la statistique à l'addition des cas présents pour montrer l'évolution d'un comportement par rapport à un autre. Durkheim affirme l'existence d'une réalité différente des cas individuels qui constituent un ensemble. Le tout n'est pas la simple addition de ses parties puisque la réalité du tout est différente et n'est contenue dans aucune de ses parties. Cette réalité émerge d'elle-même et s'observe grâce aux stabilités statistiques³⁵. L'usage de statistiques permet d'éliminer les causes individuelles qui ne participent pas à la nature du phénomène. Puisqu'elles sont toutes présentes, aucune ne ressort³⁶.

La réactualisation du débat de 1903 est sans reproche majeur au niveau des dérives théoriques. L'objectif de présenter Durkheim et Tarde en accord avec ce qu'ils ont vraiment dit est réussi. Il manque plusieurs détails, surtout chez Tarde qui a trop écrit au cours de sa carrière pour que sa pensée puisse être entièrement récupérée en quelques citations. Bruno Latour présente un Gabriel Tarde crédible et moins coloré par l'analyse moderne; l'usage d'extrait déforme moins la pensée que le commentaire intéressé.

L'intérêt du débat et conclusion préliminaire

Revenons à notre question initiale sur la notion d'individu. Nous avons fait remarquer qu'il n'y avait pas de définition explicite de cette notion chez nos deux auteurs. A-t-on cherché au bon endroit? Latour laisse entendre que Tarde aurait plutôt

³⁴ Tarde, traduit par Amaleena Damle et Matei Candea in Environment and Planning D: Society and Space, « The debate between Tarde and Durkheim », page 766, « In truth, official statistics function as yet too imperfectly and have functioned for too short a time to bring any conclusive factors to the debate that concerns us »

³⁵ Durkheim, Les règles de la méthode sociologique, 2^e édition, page xvi : « cette synthèse sui generis qui constitue toute société dégage des phénomènes nouveaux, différents de ceux qui se passent dans les consciences solitaires, il faut bien admettre que ces faits spécifiques résident dans la société même qui les produit, et non dans ses parties, c'est-à-dire dans ses membres. »

³⁶ Ibid., page 55 : « Car, comme chacun de ces chiffres comprend tous les cas particuliers indistinctement, les circonstances individuelles qui peuvent avoir quelque part dans la production du phénomène s'y neutralisent mutuellement et, par suite, ne contribuent pas à le déterminer. Ce qu'il exprime, c'est un certain état de l'âme collective. »

utilisé la monade comme atome de la société³⁷ au lieu de l'individu. Cette thèse pose au moins le problème de l'identité.

Rappelons qu'un ensemble se définit par l'imitation d'une monade dominante par les autres monades qui le composent. Cette dernière prend la place par la force, doit-on supposer que notre personnalité se définit par une monade dominante? Si c'est bien le cas, la personnalité serait une société au même titre que tout assemblage. Elle serait le théâtre de luttes monadiques puisqu'au dire de Tarde, chacune désire étendre son univers interne aux autres monades. Chaque changement d'idée, d'attitude ou de comportement pourrait donc être le résultat d'un changement de dominance. Or, si la personnalité est associée à une monade dominante et que cette dernière n'est pas toujours la même, comment parler d'identité? Pour éviter ce problème, il faut expliquer les changements internes décrits ci-haut par l'imitation. La conséquence immédiate de cette solution est la disparition de la complexité interne des monades et de celle des jeux relationnels qui forment les ensembles.

La monade tardienne est omniprésente; tout est composé de cette substance³⁸. Au début de la *Monadologie*, il affirme que la résolution, la taille du fait primaire, va toujours en rapetissant³⁹. Chaque cellule est peut-être une monade en biologie, mais chaque élément chimique nécessaire à sa formation en est probablement une monade aussi. Un changement qualitatif semble nécessaire pour permettre la hiérarchisation, mais Tarde se limite à la quantification. La notion de monade devrait être particulière à chaque champ d'études pour avoir une valeur, puisqu'à chaque ajout d'un niveau plus

³⁷ Latour, « Gabriel Tarde and the End of the Social » : « In other words, I want to make a little thought experiment and imagine what the field of social sciences would have become in the last century, had Tarde's insights been turned into a science instead of Durkheim's. »

³⁸ Tarde, *Monadologie et sociologie*, page 1 : « Elle implique, en effet, d'abord la réduction à une seule de ces deux entités, la matière et l'esprit, confondues dans la seconde, et en même temps la multiplication prodigieuse des agents tout spirituels du monde. Elle suppose en d'autres termes la discontinuité des éléments et l'homogénéité de leur être. C'est seulement d'ailleurs à cette double condition que l'univers est translucide jusqu'en son fond au regard de l'intelligence. »

³⁹ Ibid., page : « Ce n'est pas tout : ces éléments derniers auxquels aboutit toute science, l'individu social, la cellule vivante, l'atome chimique, ne sont derniers qu'au regard de leur science particulière. »

petit, nous sommes devant un problème identitaire de l'assemblage plus vaste. La solution serait peut-être de revenir avec l'émergence durkheimienne!

Remarquons aussi que la philosophie de l'appropriation proposée par Tarde n'élimine pas le postulat ontologique comme ils semblent le croire⁴⁰. Elle propose simplement que tout soit composé de la même matière, mais quelle est cette matière? Elle repousse simplement plus loin la question du « je » laissé sans réponse. L'affirmation « j'ai » contient deux éléments distincts; l'un possédant et l'autre possédé. Si le possédant possède toujours une substance de même ordre à lui-même, doit-on proposer que la monade joue le même rôle pour l'union des composés? Une cellule est composée de substances chimiques qui sont elles-mêmes des composées. S'il y a une monade dominante de la cellule, possède-t-elle en propre toutes les monades des composés inférieurs ou seulement celles qui dominent ces composés ou bien le composé en lui-même? La philosophie de l'appropriation permet l'élaboration de réseaux, mais il faut les limiter à un ordre de grandeur pour éviter des problèmes importants. Cette philosophie ne résout pas le problème de l'être, elle n'affirme rien d'autre que l'unicité de la matière à l'intérieur de certaines limites.

Si Tarde proposait la monade en lieu et place de l'individu, la substitution n'est pas fructueuse. La notion pose beaucoup de problèmes et en résout peu. Remarquons enfin que l'assemblage, comme nous l'avons mentionné dans nos présupposés, est encore en opposition avec l'atome.

Les éléments présentés lors de débat ne couvrent pas tous les thèmes tardiens. On compte au moins trois oublis importants. Le premier est l'automatisme de l'imitation qui est relevé par Mucchielli⁴¹. Tarde rend l'imitation universelle et

⁴⁰ Ibid., page 56 : « ...et en outre, il (Leibnitz) a d'imaginer l'harmonie préétablie, de même que, comme complément de leurs atomes errants et aveugles, les matérialistes doivent invoquer les lois universelles ou la formule unique dans laquelle rentreraient toutes ces lois, sorte de commandement mystique auquel tous ces êtres obéiraient... »

⁴¹ Mucchielli, « Tardomania ? Réflexions sur les usages contemporains de Tarde », page 16 : « Tarde s'appuie sans réserve sur le modèle de l'hypnose et du somnambulisme particulièrement à la mode dans le champ intellectuel des années 1880... Nous nous « aveuglons » sur notre liberté de penser, nous nous croyons « autonomes » parce que nous nous suggérons tous inconsciemment cette croyance; nous

inconsciente en comparant ce processus à la suggestion hypnotique. L'individu n'aurait pas le choix de ce qu'il imite. Il y a aussi l'usage que Tarde assigne à la statistique qui relève du travail de l'archéologue⁴². Si cette technique s'en tient à déterminer la présence, l'absence, la montée ou la disparition d'une pratique, elle sera efficace et bonne. Il y a finalement la théorie de l'invention qui est un usage inédit ou l'union nouvelle d'éléments imités. L'inclusion de ce concept dans la théorie tardienne montre qu'il percevait l'aspect automatique de sa thèse. Il se devait d'expliquer les nouveautés, s'il n'y a que des répétitions, comment rendre compte de l'évolution des sciences? L'innovation reste pourtant assez mécanique et le génie a bien peu de place pour s'exprimer⁴³. Ces trois points ne sont que très rarement présentés, mais ils font bel et bien partie de la théorie de Tarde. Bien qu'il n'y ait pas de modification flagrante dans la présentation de Tarde lors du débat, des choix éditoriaux ont été faits. Ces derniers sont importants et pourraient changer le choix du vainqueur pour certains.

Qui gagne selon Latour? Tarde bien sûr, mais la victoire n'est pas aussi claire qu'il l'avait espéré au départ. Il n'y a pas vraiment d'argument décisif qui permet de déclarer un vainqueur. Laurent Mucchielli considère que le débat original n'a pas fait de grand vainqueur à la différence de ce que clame Latour. Oui, l'histoire a oublié Tarde, mais pas parce qu'il a perdu ce débat de 1903, mais parce qu'il n'a pas réussi à faire école⁴⁴. Le disciple de Leibnitz a travaillé comme Descartes alors que celui qui voulait

sommes en fait des « automates ». En réalité, les sociétés reposent sur la « magnétisation mutuelle » de leurs membres et sur la force psychologique de quelques grands magnétiseurs.»

⁴² Tarde, Les lois de l'imitation, page (section 7, chap. 4) : « ... ses résultats numériques se régularisent... à mesure qu'elle porte sur de plus grands nombres, on est quelquefois enclin à penser que ... un moment viendra où tout, dans les phénomènes sociaux, sera réductible en formules mathématiques. D'où l'on induit abusivement que le statisticien pourra un jour prédire l'état social futur... Mais nous savons ... que la statistique est circonscrite dans le champ de l'imitation et que celui de l'invention lui est interdit... »

⁴³ Tarde, Logique sociale, page 144 : « Ces causes sont les croyances et les désirs, les principes et les buts, les connaissances et les volontés différentes, que l'inventeur a reçues, il est vrai, pour la plupart, de la société ambiante, mais qui, se rencontrant et se croisant en elle stérilement, s'accouplent en lui pour la première fois et forment une union féconde. » La part individuelle de l'invention se trouve dans la notion de désir qui n'est rien sans les croyances qui sont l'accumulation des imitations. Un amalgame similaire d'expériences ne produit pas systématiquement les mêmes inventions à cause de cette différence qui se trouve au début de tout.

⁴⁴ Mucchielli, « Tardomania ? Réflexions sur les usages contemporains de Tarde », pages 21 et 22 : « Un autre argument de fond consiste à souligner que Durkheim a voulu donner à la sociologie un programme... On a pu discuter ce programme... cette discussion était ouverte par la nature même des

prendre exemple sur les forces newtoniennes s'est constitué un groupe avec lequel il a travaillé en fondant *L'année sociologique*. Durkheim s'est ainsi inspiré de Leibnitz dans sa pratique scientifique au détriment de Tarde.

La position de Latour laisse aussi entendre que les théories sociales auraient été différentes si Tarde avait pris le dessus lors du débat. Pourtant, leurs projets sociologiques respectifs sont très similaires puisqu'ancrés dans la normativité. En plus, ils abordent l'individu avec les mêmes présupposés. Il en découle que cette différence serait sûrement limitée. En fait, comme on le verra plus loin, les différences notées au sujet de la statistique peuvent expliquer une grande partie de leurs désaccords. Les divisions académiques habituelles nous dirigent vers la notion d'individu pour expliquer les différences théoriques. Pourtant, elle ne peut pas en rendre compte parce qu'elle est similaire pour les deux auteurs. Tout au long du débat, le terme est utilisé pour identifier un élément central de toutes sociétés. Cet élément agit dans un monde imitatif ou composé de faits sociaux, mais comme l'individu n'est pas clairement défini par nos deux auteurs, la place que cette notion occupe dans leurs théories respectives reste.

L'analyse habituelle de ces deux auteurs permet de s'attendre à une différence vis-à-vis de la notion d'individu. Or, on ne trouve rien d'explicite sur le sujet. Pourtant, si cette notion reste similaire, il faut se demander si la notion d'individu est construite par la théorie sociale et si ce n'est pas le cas, alors l'inverse est-il plausible?

Donc, si la théorie sociale construit la notion qui nous intéresse, deux théories qui s'opposent sur plusieurs points devraient avoir des définitions différentes de ce concept. Or, ce n'est pas le cas. Ni Durkheim, ni Tarde ne s'attardent à définir cette notion. Ils utilisent plutôt une notion du sens commun sans en dégager en éléments centraux et ceux qui ne sont pas utiles à la discussion. Le sens commun est généralement polysémique et plusieurs présupposés philosophiques se trouvent entremêlés qui rendent la théorisation sociale difficile. La clé qui permet de rendre

propositions de Durkheim. À l'inverse, l'œuvre centrale de Tarde apparaît comme un système fermé, une théorie qui, nous l'avons vu, s'appliquerait... En somme, « nul besoin de faire école puisque tout est déjà dit... »

compte d'une majorité des différences que nous allons rencontrer se trouve dans l'analyse de la compréhension respective de la statistique disponible à l'époque.

Similarité du questionnement

Pour montrer que Tarde et Durkheim utilisent bien la même notion d'individu, nous commencerons par montrer qu'ils posent la même question. L'homologie que nous tracerons ici montrera que Tarde et Durkheim s'étonnent de voir que la société se perpétue malgré l'individualisme grandissant. Cette surprise indique un présupposé au sujet de la société, mais aussi en ce qui a trait à sa composante principale qu'est l'individu. Or, s'ils partagent une même notion de l'individu et qu'ils s'interrogent de la même manière à son sujet, il semble légitime de s'attendre à trouver des similarités dans leurs réponses. La description proposée ici vise à établir que nos deux auteurs partagent certains éléments centraux à leurs cheminements théoriques respectifs. Nous ne prétendons pas vider le sujet des différences et des ressemblances entre Tarde et Durkheim par là, ni attaquer la validité et la richesse des résultats obtenus par chacun d'eux. L'objectif est de montrer que la notion d'individu est partagée par les deux théories qu'oppose le débat cité plus haut. Or, une manière d'y arriver est de se demander si elles ont été constituées au travers d'un questionnement similaire. Pour ce faire, nous commencerons par retrouver les traces de la question principale posée par Durkheim au travers de son œuvre. Nous commencerons par identifier les textes de ce dernier qui ont joué un rôle dans la formation du débat de 1903. On peut déjà dire que c'est « *Le suicide* » qui nous guidera puisqu'il s'agit d'un texte important du corpus durkheimien. On y trouve l'opposition la plus franche avec Tarde et en plus d'être la première utilisation des règles présentées dans « *Les règles de la méthode sociologique* ». Cette combinaison théorique et pratique permet de cerner la question suivante : comment rendre compte de la stabilité statistique des comportements individuels?

Deux stratégies seront utilisées pour justifier ce choix. La première sera de montrer que la conception du fait social de Durkheim, un élément central de sa théorie, se structure autour de cette dernière. Deuxièmement, en montrant que c'est sur cette question que l'opposition entre lui et Tarde s'est constituée. Durkheim affirme que réussir à expliquer la stabilité de la fréquence des suicides représente un test de validité d'une théorie sociologique. Pourtant, Tarde refuse ce test puisque le suicide n'est pas

différent des autres comportements⁴⁵. Il s'agit simplement d'un cas explicable par sa théorie de l'imitation au même titre que l'est le fait social durkheimien. Pour montrer que Tarde s'intéresse bel et bien à une question similaire à celle de Durkheim, il faudra montrer que le concept central de sa théorie rend compte de phénomènes qui partagent le caractère que Durkheim essaie d'expliquer dans « *Le suicide* ». Nous devons enfin montrer que Tarde s'intéresse bel et bien à cette question et qu'il ne s'agit pas simplement d'un tour de passe-passe rhétorique.

La question de Durkheim

Délimitons d'abord notre espace de recherche à l'intérieur du corpus durkheimien pour trouver les œuvres où l'opposition avec Tarde est la plus présente. Une fois cette délimitation établie, il sera nécessaire d'en dégager les éléments théoriques centraux. Nous pourrions finalement nous concentrer sur la question qui nous intéresse : d'où provient la stabilité des faits sociaux? Le premier objectif sera réalisé assez simplement; nous retracerons les dates de parutions pour déterminer ce qui a pu faire partie du débat. Pour chaque œuvre, nous confirmerons cette participation par un décompte des références directes à la notion d'imitation et au nom de Tarde.

L'opposition se déroule principalement entre 1893 et 1904 parce que Tarde est encore vivant et Durkheim commence à publier. « *De la division sociale du travail* »⁴⁶ est le premier livre du jeune Durkheim qui tente de se faire une place dans le monde académique. Il y critique certaines des idées de Tarde, mais son manque de renommée laisse sans réponse ces attaques. On note pourtant que sur l'ouvrage de plus de 400 pages, le nom de Tarde revient à seulement 5 reprises et la mention de sa thèse seulement 13 fois. Comme Tarde ne porte que peu d'attention à ce texte de Durkheim, il ne sera pas vraiment utilisé dans la présente section. Cet ouvrage est important à un

⁴⁵ Tarde, « Contre Durkheim et son suicide », page 17 : « « Si l'imitation est une source originale de phénomènes sociaux, c'est surtout à propos du suicide qu'elle doit témoigner de son pouvoir, puisqu'il n'est pas de fait sur lequel elle ait plus d'empire... » C'est ce que je nie. Si important que soit le rôle de l'imitation dans le phénomène du suicide, l'imitation joue un rôle infiniment plus grand dans la formation et la propagation des langues, des religions, des arts... »

⁴⁶ DTS est utilisé comme raccourci pour *De la division sociale du travail*.

autre égard pour le travail que nous ferons dans la section sur les objectifs. Durkheim y pose clairement une question qui est un peu moins évidente dans ses œuvres subséquentes : comment rendre compte de la perte de solidarité et de l'individualisation tout en constatant que la société moderne persiste⁴⁷? La réponse qu'il trouve est dite fonctionnaliste parce qu'il attribue des fonctions socialisantes aux activités sociales. Dans le cas de la modernité, c'est la division sociale du travail qui a pour fonction de renforcer les liens sociaux malgré la différenciation des individus. Le fait social généralise cette fonction.

Il ouvre officiellement les hostilités avec « *Les règles de la méthode sociologique* », publiée en 1895. Cette œuvre marque le début du projet épistémologique de Durkheim en plus de mettre l'emphase sur un nouvel objet spécifique de la sociologie : le fait social. Cet ouvrage enclenche la communication entre les deux hommes. De 1895 à 1897, plusieurs lettres sont échangées puisque Durkheim a besoin des services de Tarde pour obtenir les statistiques qui lui permettront d'écrire « *Le suicide* ». Le nom de Tarde apparaît trois fois dans ce texte alors que le mot « imitation » est utilisé à cinq reprises. Dans la mesure où ce texte ne compte que 150 pages, on peut dire qu'il y a une nette progression.

C'est avec « *Le suicide* », publié en 1897, que Tarde trouvera nécessaire de répondre aux hostilités et que l'opposition s'affirme franchement. On compte 84 fois le mot « imitation » seulement dans le premier livre! En tout, ce terme revient à 102 reprises pour environ 460 pages. Le nom de Tarde se fait un peu plus discret, il n'est là qu'à 3 reprises et seulement dans le dernier livre du texte. Durkheim y consacre un chapitre entier à l'imitation. Comme il veut démontrer que sa thèse est la plus forte, il prend le temps de démonter l'argument tardien. Dans un texte qu'il n'a pas publié, Tarde s'est montré étonné qu'autant de place soit accordée à la critique de sa thèse. Tarde était la figure importante de l'époque en sociologie et c'est bien avec « *Le suicide* » que s'enclenche le processus qui mènera au débat de 1903. Rappelons que

⁴⁷ Durkheim, *De la division sociale du travail*, page 46 : « Comment se fait-il que, tout en devenant plus autonome, l'individu dépende plus étroitement de la société ? Comment peut-il être à la fois plus personnel et plus solidaire ? »

Durkheim a fait de ce livre un exemple de l'application de sa méthode sociologique. Il y a donc un lien fort entre ces deux œuvres, ce qui permet d'établir l'importance des *Règles* dans la formation du débat qui nous intéresse.

La publication de « *Les formes élémentaires de la religion* » en 1912 se trouve exclue d'office de l'affrontement. Une recherche rapide démontre une absence presque complète des thèses de Tarde dans cette œuvre. Le nom de Tarde n'apparaît qu'une fois tandis que le terme « imitation » disparaît complètement du texte.

La thèse centrale des deux textes qui nous intéresse est le fait social. Bien qu'il soit présent dans *DTS*, il n'y occupe qu'une place à côté du fonctionnalisme. La publication de « *Les règles de la méthode sociologique* » modifie la situation puisque cet ouvrage vise à établir que l'objet de la sociologie est un fait réel et spécifique de la discipline qu'il appelle le fait social. Durkheim publie plusieurs articles, dont « La sociologie et son domaine scientifique » (1900) qui reprend l'essentiel du discours sur le fait social tenu dans « *Les règles* ». La formulation change quelque peu et plusieurs analogies y sont abandonnées dans le but de clarifier sa pensée sur le sujet, mais l'essentiel reste le même. Le fait social doit être étudié comme une chose extérieure aux individus. Il est doué d'une force coercitive qui agit de l'extérieur vers l'intérieur. Il se fait sentir surtout lorsqu'un individu tente de s'y opposer.

« *Le suicide* » est une mise en œuvre de la méthode élaborée dans « *Les règles* ». Ce texte vise à montrer que l'étude des sociétés au travers du prisme du fait social peut être fructueuse. Il propose même que le suicide possède un statut épistémologique particulier puisqu'il permettrait de faire la différence entre une bonne et une mauvaise théorie sociale. En proposant une réponse grâce à la théorie du fait social et contre la théorie de l'imitation, Durkheim affirme qu'il défend la bonne théorie scientifique pour expliquer le social.

La théorie du fait social et la stabilité des suicides

Comme nous venons de le voir, « *Le suicide* » est l'œuvre centrale pour Durkheim dans le débat qui nous occupe. Or, la structure de celle-ci vise principalement l'explication d'un phénomène jugé inattendu; la stabilité de la fréquence des suicides

dans le temps et dans l'espace. Pour montrer que son explication est meilleure que celles des autres, il ne faut pas juste qu'elle soit bonne, il faut aussi montrer comment les autres thèses n'arrivent pas à expliquer aussi bien le phénomène qui nous intéresse. Dans le cas du suicide, certaines thèses renvoient aux psychopathologies, d'autres à la race, à l'hérédité ou à des facteurs cosmiques. Or, ces explications n'arrivent pas à rendre compte de la stabilité des suicides. Durkheim ne nie pas que la folie puisse faire partie des causes expliquant le suicide d'un individu. Il nous dit simplement que les psychopathies ne varient pas dans les mêmes proportions que les suicides. Comme il n'y a pas de « variation concomitante », la folie ne peut rendre compte de la variation du taux de suicide. L'acte individuel peut être expliqué par une ou plusieurs causes, mais aucune ne rendra compte du phénomène statistique observé. Aucun cas particulier ne contient en lui le germe du taux national des suicides. En d'autres termes, il doit y avoir quelque chose qui puisse expliquer le fait que : « Chaque société a... une aptitude définie pour le suicide. » L'explication sociologique consistera à trouver les causes internes⁴⁸ et particulières à chaque société puisque les conditions qui engendrent ces taux doivent être différentes.

Une des considérations épistémologiques de Durkheim est visible ici. Selon lui, chaque discipline se développe selon un ordre de connaissance qui lui est propre. Un fait physique s'explique par d'autres phénomènes physiques et la sociologie explique le social par des causes sociales. Dans cette optique, les faits biologiques et psychologiques ne peuvent rendre compte des faits sociaux parce qu'ils se trouvent à l'extérieur du champ de connaissance supposé par la sociologie. Pour se distancier de la biologie, Durkheim distingue le normal, sujet de la sociologie, du naturel, traité par la biologie. Or, le suicide se produit dans toutes les sociétés, il est un comportement naturel. C'est l'incidence de ce comportement dans une société particulière par rapport aux autres qui pourra être normale ou anormale. Comment rendre compte de cette variabilité en supposant que toutes les sociétés se composent d'êtres humains plus ou moins similaires? Il faut une cause externe au corps qui pourra être différente pour

⁴⁸ Par cause interne, il faut entendre qu'un fait social s'explique uniquement par des causes du même ordre, soit social.

chaque peuple, mais aussi pour différentes régions d'une même ethnie. Pour se séparer de la psychologie, l'extériorité de la cause en sociologie est primordiale. Ce n'est pas dans la tête des gens que se trouve la stabilité tant questionnée.

La sociologie doit pouvoir établir un lien de causalité qui se caractérise par le fait que la stabilité des effets doit indiquer la stabilité des causes.⁴⁹ Le suicide individuel n'est pas le fait questionné puisqu'il s'agit d'un comportement normal sur le plan social. Durkheim n'affirme pas que le suicide d'un individu soit une bonne chose, bien au contraire. Il affirme simplement qu'il y a toujours eu des suicides dans toutes les sociétés du monde. D'ailleurs, le suicide d'une personne n'a rien de stable; il s'agit d'un événement unique qui peut être étudié pour et en lui-même. Cette étude ne peut pas être généralisée. De la même manière, le crime doit être jugé naturel et le taux de criminalité demande une explication qui n'a rien à voir avec la santé mentale ou physique d'un peuple⁵⁰. La distinction entre les différentes sociétés se trouve dans le rapport entre le nombre total de la population et le nombre des actes répréhensibles répertoriés dans cet ensemble sur une période de temps donnée.

Si le taux des suicides est stable sur un territoire particulier, il doit y avoir des raisons liées à cet espace physique qui fixent cette stabilité. La stabilité est difficile à expliquer en elle-même puisqu'elle ne présente aucune aspérité; elle ne change pas. Cependant, la stabilité surprend, parce qu'elle est inattendue, mais peut-être est-ce un simple cas particulier qui ne se trouve pas ailleurs? La comparaison entre différentes entités sociales est le seul moyen d'analyse disponible où on peut remarquer que la stabilité est un phénomène robuste. La différence se trouve dans la fréquence du suicide dans chacune des entités définies. Cette différence permet à son tour d'identifier dans le milieu ce qui diffère d'une région à l'autre.

⁴⁹ Durkheim, Les règles de la méthode sociologique, page chap. 5 sect. 4 « Cette conception du milieu social comme facteur déterminant de l'évolution collective est de la plus haute importance. Car, si on la rejette, la sociologie est dans l'impossibilité d'établir aucun rapport de causalité. »

⁵⁰ Ibid., page 159 : « Le crime est donc nécessaire; il est lié aux conditions fondamentales de toute vie sociale, mais, par cela même, il est utile; car ces conditions dont il est solidaire sont elles-mêmes indispensables, à l'évolution normale de la morale et du droit. »

Si le taux des suicides change d'un lieu à l'autre, il doit y avoir des différences entre les lieux qui pourraient rendre compte de cette situation. En comparant des sociétés européennes qui ont produit des statistiques sur le suicide, on peut se demander pourquoi les suicides sont plus fréquents en Allemagne qu'en France par exemple. Or, ces différences présentent une stabilité statistique tout aussi surprenante. Il doit donc y avoir des éléments distincts et stables qui différencient les contextes sociaux de chaque région.

Si la stabilité statistique est due à un contexte social stable et que des régions différentes présentent des taux de suicide distincts, alors les contextes sociaux doivent être dissemblables eux aussi. La question durkheimienne peut donc être formulée ainsi : comment expliquer qu'un comportement individuel puisse être statistiquement stable? La réponse à cette question se compose des différents faits sociaux qui composent le contexte étudié. C'est parce qu'il existe des entités extérieures aux individus et coercitives que cette stabilité est possible. Un ensemble de faits sociaux forme un milieu social relativement stable qui engendre un courant suicidogène plus ou moins fort et stable.

Le fait social est une entité théorique qui devrait être étudiée comme une chose réelle selon Durkheim. Il a cette propriété parce qu'il est externe aux individus qui composent une société et qu'il agit sur les membres de celle-ci. Un fait social est général parce qu'il contraint les éléments d'une société de l'extérieur vers l'intérieur. Si le taux de suicide est un fait social, il doit être externe et coercitif. Il possède ces caractéristiques dans la mesure où Durkheim s'intéresse à son caractère statistique plutôt qu'aux causes de ses occurrences chez un individu en particulier. Il n'y a pas de cause individuelle qui permette d'imaginer la stabilité statistique qu'observe Durkheim. La stabilité observée est un fait *sui generis*; il n'est pas contenu dans ses instances individuelles, la stabilité, comme la société, émerge ainsi de la simple union de ce qui ne la contient pas. S'il n'est pas dans les cas particuliers, il doit être ailleurs. Il est aussi coercitif puisque s'il ne l'était pas, la stabilité du phénomène n'existerait pas. La stabilité statistique d'un fait social est un effet de son caractère coercitif. Le fait social tire son pouvoir coercitif du milieu moral où il se trouve; c'est parce qu'il fait partie

d'un ensemble de considérations normatives dans un contexte socioéconomique particulier qu'un fait social est coercitif.

S'il n'y a pas de cause individuelle qui puisse rendre compte d'un taux de suicide, les causes de cette proportion peuvent-elles expliquer le suicide d'un individu? Durkheim ne se questionne pas sur cette relation puisque le fait social est coercitif. L'individu subit les influences de son milieu et tente d'y résister ou pas, mais la cause ultime se trouve là. Cette question est très importante parce qu'elle soulève un problème déterminant; une fois les faits sociaux identifiés, comment peut-on observer leurs actions sur un individu? Le passage de l'unité au tout se fait sans trop de heurts, mais le contraire est plus difficile à cause de certaines propriétés que nous accordons aux comportements et par extension à l'individu.

Le fait social dans le débat

Le fait social est central chez Durkheim, mais est-ce bien cet aspect de sa théorie qu'il oppose à celle de Tarde? « *Le suicide* » établit clairement que le fait social est le mode explicatif qui doit dominer. L'acte décrit dans ce livre est essentiellement un geste individuel puisqu'il n'y a généralement pas plus d'une personne qui agit. La décision et l'acte lui-même sont solitaires ce qui soulève la question de la pertinence du regard sociologique sur la question. On observe pourtant une stabilité spécifique de chaque population de la fréquence des suicides ce qui indique la présence d'une influence externe sur ce comportement individuel. L'externalité du phénomène élimine d'office les explications psychologiques et biologiques. Il ne reste que la sociologie pour rendre compte de la stabilité observée.

Durkheim nous dit que le suicide est normal puisqu'il est présent dans toutes les sociétés répertoriées. Or, comment rendre compte de cette affirmation par la biologie? Si toutes les sociétés comptent des suicidés, il ne peut s'agir d'une tare associée à un seul groupe. Si nous avons affaire à un défaut normal de fabrication, deux possibilités exclusives en découleraient. Ou bien, le taux de suicide irait toujours en diminuant, c'est ce que nous propose la théorie de l'évolution. Ou bien, il s'agit d'une maladie génétique plus ou moins rare et le taux reste relativement stable d'une société à l'autre.

Or, ces scénarios théoriques ne collent pas aux observations. Une explication psychologisante se heurterait au même obstacle puisqu'elle ne pourrait rendre compte des différents taux régionaux. Pour ces deux domaines scientifiques, il ne peut s'agir que de pathologie au sens durkheimien puisqu'il semble normal de vouloir rester en vie. La mort volontaire serait donc une anomalie. Le questionnement proposé par Durkheim ne pourrait exister dans le contexte de ces sciences.

Dans cette optique, le chapitre sur l'imitation vise à discréditer la thèse de Tarde en montrant que l'imitation est polysémique et que la seule acception valable relève d'un caractère psychologique. L'imitation peut être comprise de trois façons, il y a d'abord une référence au partage d'un sentiment avec autrui, il a ensuite l'abandon à l'opinion publique et finalement l'imitation de comportements particuliers. La seule définition acceptable est la dernière selon Durkheim et elle ne peut se faire que d'un individu à l'autre. L'inclusion de l'imitation dans les causes sociales du suicide n'est pas possible puisqu'elle n'explique ni la stabilité ni les détails de la répartition établis par les cartes⁵¹.

Pour Durkheim, l'imitation vient après le social. Un fait social se généralise non parce qu'il est imité, mais parce qu'il est social! Ce qui implique qu'il est général parce qu'il est externe et coercitif. Tarde n'a pas vraiment le choix du terrain d'affrontement. Il est la figure à abattre pour le jeune Durkheim qui est le premier à monter au front. Il se positionne contre la théorie de l'imitation pour favoriser sa thèse du fait social.

Tarde et sa contribution au débat

Tarde est l'aîné de Durkheim de 15 ans et il a déjà une position académique enviable lorsque le débat s'enclenche. Il est aussi magistrat et directeur des statistiques au compte du ministère de la Justice en France. Il terminera sa carrière comme détenteur de la chaire de philosophie à la Sorbonne. Il ne se battra pas bien longtemps avec

⁵¹ Durkheim, Le suicide Livre 1, chap. 4: « En résumé, s'il est certain que le suicide est contagieux d'individu à individu, jamais on ne voit l'imitation le propager de manière à affecter le taux social des suicides. »

Durkheim puisqu'il meurt en 1904 quelques mois après leur face à face. Sa théorie de l'imitation est exposée dans plusieurs de ses œuvres, mais elle trouve sa formulation la plus complète dans « *Les lois de l'imitation* » (1890, 1895). Tarde y récupère quelques articles publiés dans la décennie précédente, Durkheim et sa théorie du fait social n'y apparaissent naturellement pas. On notera pourtant l'addition d'une longue préface en 1895 qui visait à expliciter certains points critiqués par ses adversaires.

Dans « *Monadologie et sociologie* » (1893), Tarde nous offre un monument de métaphysique qu'il amorce par l'affirmation « *hypotheses fingo* ». On remarquera la référence à Newton qui disait ne pas formuler d'hypothèse. Nous pouvons comprendre par là la spéculation philosophique et la confirmation qu'il propose quelque chose de nouveau. Durkheim est encore absent de cette œuvre.

C'est avec « *La logique sociale* » (1895) qu'apparaît Durkheim, seulement à trois reprises, dans les textes de Tarde. Il attaque le réalisme du fait social et propose en note de bas de page que Durkheim soit un de ses disciples qui s'ignore. Avec « *Les lois sociales* » (1898), on remarque, même si le nom de Durkheim ne revient que deux fois, que le débat est bien engagé. On y trouve un paragraphe référent aux attaques de Durkheim contre lui-même.

On remarque que les dates proposées du côté de Durkheim pour la formation du débat concordent avec celle de Tarde. La parution de « *Les lois sociales* » un an après celle du « *suicide* » montre bien qu'il ne fait que se défendre. C'est Durkheim qui attaque et qui choisit le terrain des hostilités.

La notion d'imitation et sa relation à la question soulevée

La notion d'imitation vise aussi l'explication des phénomènes stables dans les sociétés. Selon Tarde, la science traite la réalité sous l'angle de la répétition⁵². Les lois des sciences physiques décrivent des régularités parfaites de type ondulatoire, alors que la biologie s'occupe de répétition de type génétique. L'imitation est le type de répétition

⁵² Tarde, Les lois de l'imitation, page 14 : « Il n'y a de science, ai-je dit, que des quantités et des accroissements, ou, en termes plus généraux, des similitudes et des répétitions phénoménales. »

sociologique. Si des comportements individuels semblent similaires entre eux, c'est parce que les individus s'imitent en socialisant. Si la socialisation est un processus interne accompli par chaque individu pour lui-même, ne devrait-on pas obtenir une définition de la notion d'individu différente de celle de Durkheim? En fait, un aspect de la notion dans son usage sociologique est modifié, mais il ne transforme pas les caractéristiques principales de la notion.

Le suicide n'est pas une expérience décisive pour Tarde. Il s'agit simplement d'un autre cas où la répétition imitative joue son rôle. L'aspect individuel de cet acte importe peu ici puisque la théorie suppose un processus interne d'observation et de reproduction. Dans « *Contre Durkheim à propos de son Suicide* », Tarde répond aux attaques de Durkheim. La tentative n'est pas parfaite puisque les éléments de réponse qu'il propose ne résolvent pas le problème de la propagation. Ce texte révèle pourtant son refus de considérer le suicide comme une expérience décisive de la théorie sociale et le sujet du contentieux qui les oppose.

Il propose d'abord que l'imitation telle que comprise par Durkheim est beaucoup trop réductrice ce qui le vide de tout pouvoir explicatif. L'imitation ne se réduit pas à la copie d'actes entre deux individus déjà en relation, comme le prétendait Durkheim. Elle peut avoir lieu entre deux individus qui ne sont pas dans une relation sociale, mais ce lien se forme à force de répétition imitative⁵³. Une société est un ensemble d'individus qui se ressemblent parce qu'ils s'imitent et se sont imités au point où un air de famille peut être dégagé entre eux. Il proposera une autre définition voulant qu'une société soit un ensemble d'individus qui se possèdent mutuellement en référence à sa théorie des monades⁵⁴.

Les attaques de Tarde contre Durkheim portent principalement sur le caractère extérieur du fait social. Cette extériorité a pour conséquence de constituer un ensemble

⁵³ Tarde, « *Contre Durkheim et son suicide* », page 13 : « ... mais, en commençant à imiter un être qui est susceptible de vous imiter à son tour, en commençant, dis-je, à imiter psychologiquement un autre être anime, on commence à entrer avec lui en rapports socialisants, qui deviendront nécessairement des rapports sociaux si les actes d'imitation se multiplient et se centralisent. »

⁵⁴ Tarde, *Monadologie et sociologie*, page 27 : « Qu'est-ce que la société? On pourrait la définir à notre point de vue : la possession réciproque, sous des formes extrêmement variées, de tous par chacun. »

plus important que la somme des parties visibles d'une société que sont les individus. Pour Tarde, la société se compose de l'addition des individus, il n'y a rien de plus à y trouver⁵⁵. Les qualificatifs standards du fait social sont l'extériorité et la coercition. Or, comment une chose extérieure pourrait-elle être coercitive sans aussi exister? Une idée sans support physique n'a jamais obligé qui que ce soit à agir d'une manière ou d'une autre. L'ontologie durkheimienne lui vaudra de se faire traiter de scolastique moyenâgeux parce qu'il confondrait le terme avec ce qu'il identifie.

Pourtant, la réponse qu'il donne à la question du suicide n'est pas entièrement satisfaisante en partie à cause de l'analogie ondulatoire qu'il utilise. Selon Tarde, la science a pour tâche de faire ressortir les répétitions qui se trouvent dans la nature. Il reprend souvent l'image de la pierre jetée dans l'eau pour illustrer l'expansion imitative. Or, la diffusion des cas de suicides sur les cartes préparées par un aide de Durkheim ne se conforme pas à ce modèle. Le problème est qu'il n'y a pas de centre bien défini et que ce sont les banlieues, et non le centre de Paris, qui ont la plus forte tendance au suicide. Cette réponse met tout de même en lumière l'objectif de la notion d'imitation : expliquer les similitudes, les constances et les stabilités observables dans un ensemble communautaire.

Pourquoi devrait-on expliquer ces faits? Parce que les ensembles formés présentent un visage beaucoup plus uni que leurs composantes individuellement. Pour Tarde, la différence est à la source du phénomène et pas dans ses niveaux supérieurs d'assemblage. L'individu est plus différent que l'ensemble dans lequel on le situe. Tarde tente ainsi de répondre à une question assez similaire à celle que nous avons assignée à Durkheim : comment peut-il y avoir tant de similitudes dans l'univers alors qu'il y a tant de différences? Ou pour donner une formulation plus proche de notre propos : comment rendre compte de l'ensemble tout en conservant l'individualité?

⁵⁵ Tarde, traduit par Amaleena Damle et Matei Candea in Environment and Planning D: Society and Space, « The debate between Tarde and Durkheim », page 773: « And what we clearly see in this case is that if the individual is subtracted nothing remains of the social... »

Question similaire, réponse différente?

Nous voici avec un constat important puisque nous avons une question très similaire à celle de Durkheim : où trouver la ou les causes de la stabilité dans la société? Cette constatation nous importe pour quatre raisons. Premièrement parce que nous affirmons qu'il y a une communauté derrière ces deux auteurs et qu'ils ne créent pas leurs univers théoriques respectifs dans un vide historique. Ils font partie d'une tradition qui les dépasse et dont ils reprennent les thèmes et les considérations. Ces derniers sont liés à la philosophie morale et politique du 18^e siècle, aux développements statistiques du 19^e siècle et à la formation de la notion d'individu au 17^e siècle.

Ensuite, parce qu'il n'est pas nécessaire d'utiliser les statistiques pour remarquer qu'il y a des pratiques qui sont stables dans les sociétés : le langage, les accents régionaux, les manières et les coutumes pour ne nommer que ceux-là. Il découle de cette observation que la proposition durkheimienne n'est pas très originale, elle déplace simplement le centre d'intérêt vers l'objet qui ressort de l'analyse statistique. Nous reviendrons sur ce point plus loin.

Troisièmement, parce qu'une question suppose un étonnement de trouver quelque chose qui ne devrait pas être là. La surface qui nous semblait familière au départ ne l'est plus et des questions en ressortent. Cette affirmation générale sur la source du questionnement donne à la stabilité comportementale un caractère dérangeant pour nos théoriciens. Comment se fait-il qu'un nombre indéterminé d'individus en viennent à adopter des traits de comportements semblables?

Finalement, parce que cette considération nous mène à nous demander s'il n'y a pas d'autres points sur lesquels Tarde et Durkheim se mouleraient l'un à l'autre. Si nos deux protagonistes posent une question similaire, la posent-ils dans le même but?

Similarité des objectifs

Tarde et Durkheim partagent bien plus qu'une question comme nous le verrons, l'objectif de leurs théories respectives est aussi très similaire. Celui-ci peut se résumer à

un désir de modifier des situations sociales moralement douteuses. Nous n'affirmons pas que Durkheim et Tarde n'avaient que cet objectif en tête lorsqu'ils ont élaboré leurs théories respectives, cette position serait insoutenable. Nous proposons seulement que Tarde et Durkheim partageaient au moins l'objectif d'améliorer certains aspects de la vie sociale de leurs contemporains. Cette visée a des conséquences sur la théorisation puisqu'elle démontre un désir d'agir sur une réalité. Ce souci technique limite le questionnement au niveau de l'explication comportementale; l'organisation sociale est comprise sous cet ombrage et pose toujours problème. La confirmation de cet objectif viendra d'un examen des œuvres respectives de Tarde et de Durkheim.

L'objectif que nous décrivons ici n'a pas à être unique, central ou principal. La hiérarchisation des objectifs d'autrui est une tâche difficile et sujette à controverse. Nous proposons que la simple présence d'un objectif suffise souvent à montrer l'action qu'il a pu avoir sur l'évolution d'une réflexion. La démonstration qui suit nous permettra d'établir deux choses. Premièrement, que nous avons un point d'entrée de l'ensemble vers ses parties. Ce point est surtout important pour Durkheim, mais il n'est pas sans intérêt pour Tarde. Si un des objectifs est de résoudre un problème concret, il faut des moyens pour agir et pour vérifier si la solution est adéquate. Or, Durkheim déconnecte le social des actes individuels qui le composent. S'il n'y avait pas de visée réformatrice, le retour à l'individu ne serait pas nécessaire et ce questionnement non plus. Malgré que Durkheim rejette tout intérêt pour l'action individuelle, il ne peut échapper à la problématique de la nature de l'individu.

Deuxièmement, s'il partage un objectif, même si celui-ci fait simplement partie d'un ensemble plus vaste, ils partagent probablement aussi certaines limites de problématisation. En d'autres mots, comme ils cherchent tous deux, en partie au moins, à modifier la société, ils ne se questionnent pas sur ce qui fonctionne. Selon Bruno Latour, la sociologie des sciences démontrerait que la sociologie, durkheimienne au moins, ne peut répondre à la question du succès des sciences⁵⁶. L'aspect évolutif des

⁵⁶ Bruno Latour, *Reassembling the social*, page 94 : « Whereas the later have decided that social theory works even on science, and we have concluded that, overall and in the details, social theory has failed on science so radically that it's safe to postulate that it had always failed elsewhere as well. »

sciences lié aux normes plus ou moins stables de la communauté scientifique représente un problème de taille pour la notion de fait social, mais aussi pour celle d'imitation.

Nous commencerons par montrer que la modification de la société est bien une des visées de Durkheim puisqu'il est plus explicite que Tarde à ce sujet. Pour y arriver, nous analyserons l'analogie qu'il propose entre la sociologie et la médecine qui se présente sous la forme de ce qui oppose la santé à la pathologie. Or, si une société peut être malade, ne devrait-on pas pouvoir remédier à son malaise? Nous passerons ensuite à une courte description du fonctionnalisme durkheimien qui est probablement le point d'attache le plus sûr dans la démonstration de cet objectif. Nous verrons que l'étude des fonctions sociales permet de trouver les points d'ancrage de l'action visant le meilleur fonctionnement de la société. Nous explorerons enfin le principe de causalité proposé par Durkheim qui milite aussi dans le sens de l'intervention sociale.

L'Objectif de Tarde est moins évident dans ses œuvres plus sociologiques, mais son corpus criminologique nous donne accès à une visée similaire à celle de Durkheim. Dans *Philosophie pénale*, un thème similaire peut être mis en évidence. La morale se trouve dans un état critique pour certain, mais elle change continuellement et s'adapte à la nouvelle situation. C'est le Code pénal qui n'arrive pas à suivre la réalité morale. Sachant que le lien imitatif est central, c'est sur lui que nous pouvons jouer. Les médias, au travers de l'opinion publique, peuvent diriger la morale. L'éducation joue le même rôle puisque le processus imitatif y est formateur à plus d'un niveau.

L'objectif de Durkheim

Durkheim utilise souvent les termes « pathologique » et « sain » pour décrire certaines variations dans la fréquence de comportement tel le suicide⁵⁷. Il s'agit d'une analogie presque parfaite avec les sciences médicales. Selon lui, la société est comme

⁵⁷ Durkheim, *Les règles de la méthode sociologique*, page 156 : « ... dès le début de la recherche, on puisse classer les faits en normaux et anormaux... afin de pouvoir assigner à la physiologie son domaine et à la pathologie le sien. Ensuite, c'est par rapport au type normal qu'un fait doit être trouvé utile ou nécessaire pour pouvoir être lui-même qualifié de normal. Autrement, on pourrait démontrer que la maladie se confond avec la santé, puisqu'elle dérive nécessairement de l'organisme qui en est atteint; ce n'est qu'avec l'organisme moyen qu'elle ne soutient pas la même relation.»

un organisme qui peut être malade ou en santé. Ces deux états ne sont pas opposés puisqu'ils sont descriptifs d'une même entité. Il faut plutôt voir la maladie ou la pathologie comme un état de déséquilibre. Un comportement comme le suicide qui présenterait un ratio, historiquement ou géographiquement très élevé ou très bas, pourra être dit en déséquilibre ou pathologique pour cette société. Cette disproportion est engendrée par une contrainte sociale trop stricte ou trop lâche due respectivement à une intégration trop faible ou trop intense des individus dans la société. L'intervention humaine au plan social consisterait donc à agir dans le but de retrouver un équilibre en favorisant l'intégration des individus dans leurs communautés respectives⁵⁸. Durkheim nous prévient tout de même qu'il est difficile de prévoir les impacts que peuvent avoir les interventions planifiées et que les résultats pourraient être différents de ceux attendus⁵⁹.

D'autre part, Durkheim propose un nouveau mode explicatif : le fonctionnalisme. Ce dernier vise à justifier la présence d'une situation, d'un comportement ou d'une institution par le rôle positif qu'il joue dans la société. Le rôle positif (la fonction) se résume souvent à trouver l'action qui permet à la société de se perpétuer. Ce constat permet d'expliquer pourquoi un comportement en apparence aberrant est toujours présent dans une société. Cette recherche de la fonction provient d'une question qui remonte à la thèse de Durkheim; comment se fait-il que la société moderne puisse continuer à exister malgré l'individualisation de ses parties par rapport aux sociétés traditionnelles?⁶⁰ La réponse est de trouver une manière d'agir typique aux sociétés modernes et de lui attribuer la propriété de renforcer les liens sociaux malgré la

⁵⁸ Ibid., page 144 : « On raisonne sur cette question comme si, dans un organisme sain, chaque détail, pour ainsi dire, avait un rôle utile à jouer;... contribuait à assurer, pour sa part, l'équilibre vital et à diminuer les chances de mort. »

⁵⁹ Ibid., page 145 : « On peut bien établir, à la rigueur, que la mortalité la plus basse que l'on connaisse se rencontre dans tel groupe déterminé d'individus; mais on ne peut pas démontrer qu'il ne saurait y en avoir de plus basse. Qui nous dit que d'autres arrangements ne sont pas possibles, qui auraient pour effet de la diminuer encore? Ce minimum de fait n'est donc pas la preuve d'une parfaite adaptation, ni, par suite, l'indice sûr de l'état de santé si l'on s'en rapporte à la définition précédente. »

⁶⁰ Durkheim, De la division sociale du travail, page 46 : « Il nous a paru que ce qui résolvait cette apparente antinomie, c'est une transformation de la solidarité sociale, due au développement toujours plus considérable de la division du travail. »

différentiation grandissante des individus qui la composent. Les sociétés traditionnelles n'ont pas besoin de cette nouvelle pratique pour assurer la pérennité sociale puisque la différenciation ne s'est pas encore produite. Tous les individus partagent la même morale!

Durkheim utilise souvent des expressions comme fait moral, science morale ou contexte moral pour parler de sa théorie dans *DTS* et dans « *Les règles* ». Le fait social tire sa force coercitive du milieu moral dans lequel il se trouve. « ... c'est l'autorité morale qui investit tous les produits de l'activité sociale et qui fait fléchir nos esprits et nos volontés. Tout ce qui vient d'elle est doué d'un prestige qui à des degrés divers nous inspire des sentiments de déférence et de respect. »⁶¹ Pour Durkheim, le milieu moral est :

« ... la vie sociale n'est rien d'autre que le milieu moral ou, mieux, l'ensemble des différents milieux moraux qui entourent l'individu. En les qualifiant de moraux, nous voulons dire que ce sont des milieux constitués par des idées; c'est pourquoi ils jouent le même rôle vis-à-vis des consciences individuelles que les milieux physiques vis-à-vis des organismes. »⁶²

La question morale suppose un jugement de valeur des comportements des individus par la communauté. Un comportement amoral sera réprouvé et aura des conséquences sociales pour l'auteur du geste et même parfois pour ses proches. Pour le sociologue, le taux élevé des suicides indique une faiblesse morale à laquelle il faut remédier⁶³. Dans le cas du suicide, la variation s'établit donc : « ... en raison inverse du degré d'intégration de la société religieuse, domestique, politique. »⁶⁴ Tarde avait bien

⁶¹ Durkheim, « La sociologie et son domaine scientifique », page 13.

⁶² Ibid, page 15.

⁶³ Dans Le suicide, le chapitre quatre s'intitule *L'imitation* et débute ainsi : « Mais, avant de rechercher les causes sociales du suicide, il est un dernier facteur psychologique dont il nous faut déterminer l'influence à cause de l'extrême importance qui lui a été attribuée dans la genèse des faits sociaux en général et du suicide en particulier. C'est l'imitation. »

⁶⁴ Ibid., page 222.

vu le lien entre société et morale établi par Durkheim. Il propose que cette intégration sociale soit équivalente à une proximité morale⁶⁵ des individus entre eux.

Durkheim affirme que la sociologie présenterait peu d'intérêt si elle ne permettait l'amélioration des mœurs collectives⁶⁶. Ce constat peut sembler bénin, mais il a eu de profondes implications sur le développement des sciences sociales. Construire une discipline pour qu'elle soit utile revient à la condamner au statut de technique; on pense d'abord à étudier des problèmes auxquels on veut trouver des solutions concrètes. Cette attitude ne favorise pas l'étude de la société, mais celle de ses supposés problèmes.

Le principe de causalité durkheimien que nous avons dégagé plus haut milite dans le sens de l'intervention. Si une cause particulière engendre toujours un effet similaire, modifiez celle-ci et celui-là s'en trouvera modifié de même. Le suicide est un cas intéressant puisqu'il s'agit d'un comportement individuel terminal. Il va sans dire qu'on ne peut pas agir sur l'individu qui est mort, si le comportement se répète, c'est qu'il y a un autre individu qui s'est tué. Les causes de la mort du premier ne sont pas nécessairement les causes qui ont mené le suivant à la mort. Est-ce l'absence d'emploi, le manque de perspective économique, de support familial ou communautaire? À moins que ce ne soit une déception amoureuse ou les railleries continuelles à son endroit qui l'ont poussé à commettre l'irréparable. Durkheim ne veut pas le savoir et ultimement Tarde non plus. Connaître les causes qui ont poussé un individu à la mort ne permet pas d'agir sur les causes possibles de la mort des autres. Le principe de causalité défendu par Durkheim ne sert pas qu'à permettre la connaissance, il permet aussi l'action même si le lien du fait social à l'individu est impossible à retracer dans le cas du suicide.

⁶⁵ Tarde, « Contre Durkheim à propos de son suicide », page 14 : « Il suit de là que, d'après l'auteur, le lien social se reconnaît à ce fait qu'il y a entre les hommes une communauté intellectuelle ou morale, ou du moins à ce qu'ils parlent une même langue... »

⁶⁶ Durkheim, De la division sociale du travail, page 416 : « Notre anxiété ne vient pas de ce que la critique des savants a ruiné l'explication traditionnelle... ce n'est pas un nouveau système philosophique qui pourra jamais la dissiper;... certains de ces devoirs n'étant plus fondés dans la réalité des choses, il en est résulté un relâchement qui ne pourra prendre fin qu'à mesure qu'une discipline nouvelle s'établira et se consolidera. En un mot, notre premier devoir actuellement est de nous faire une morale.»

Il semble légitime de penser que l'amélioration sociale est au moins un des objectifs de la théorie durkheimienne. Si nous avons besoin d'une confirmation supplémentaire, il serait possible d'étudier les textes pédagogiques qu'il a écrits au cours de sa carrière. Ces dernières ne visaient pas seulement le développement des individus eux-mêmes, mais aussi leurs bonnes intégrations à la société⁶⁷.

L'objectif de Tarde

Tarde refuse l'adéquation société-organisme, il propose plutôt que la société est un organe qui s'apparenterait au cerveau. Il parle aussi très peu de moral dans ses premiers traités de sociologie. Nous serions en droit de nous attendre à ce que l'objectif de Durkheim ne soit pas le sien. Pourtant, la notion d'imitation est présentée comme un mode de socialisation, une manière d'intégrer les règles et les limites d'une société. Il suffirait d'identifier les bons modèles et de discriminer les mauvais pour permettre une rééducation.

Dans « *Monadologie et sociologie* », Tarde propose qu'un assemblage se constitue autour d'une monade dominante qui impose ses vues aux autres. Celles qui suivent n'agissent pas sous la contrainte, mais par désir du prestige que cette monade dominante possède. En s'associant à cette monade, elles espèrent acquérir les outils d'une ascension prochaine⁶⁸. L'éducation est un processus imitatif nécessaire qui discipline les jeunes monades en formations et est une part essentielle de la

⁶⁷ Durkheim, *Éducation et sociologie*, page 11 : « Il résulte de la définition qui précède que l'éducation consiste en une socialisation méthodique de la jeune génération. En chacun de nous, peut-on dire, il existe deux êtres qui, pour être inséparables autrement que par abstraction, ne laissent pas d'être distincts. L'un est fait de tous les états mentaux qui ne se rapportent qu'à nous-mêmes et aux événements de notre vie personnelle : c'est ce qu'on pourrait appeler l'être individuel. »

⁶⁸ Tarde, *Monadologie et sociologie*, page 47 : « Par la persuasion, par l'amour et la haine, par le prestige personnel, par la communauté des croyances et des volontés, par la chaîne mutuelle du contrat, sorte de réseau serré qui s'étend sans cesse, les éléments sociaux se tiennent et se tirent de mille manières, et de leur concours naissent les merveilles de la civilisation. »

socialisation⁶⁹. À son tour, la socialisation est le processus par lequel une société se constitue, c'est-à-dire que chaque individu y participant vient à ressembler à son voisin.

La cause ultime du suicide d'une personne est sa connaissance d'un suicide préalable. L'origine de l'idée peut être aussi éloignée que l'ami d'un ami qui a commis l'acte. Il peut aussi s'agir d'une lecture où l'acte fut perpétré. En bout de piste, le contrôle social est possible dans la mesure où les médias peuvent être contrôlés. Interdire certaines manières de présenter les faits liés aux suicides dans les journaux pourrait limiter la tendance à se donner la mort⁷⁰.

La *Philosophie pénale* présente le fil conducteur de la morale qui nous intéresse. Tarde propose que la morale se transforme et que le droit pénal peine à suivre ces transformations; il n'arrive plus à bien attribuer la responsabilité des actes posés. Selon Tarde, la responsabilité criminelle doit être attribuée sur la base de l'identité liée à une similitude sociale. Nous n'entrerons pas dans les détails de la théorie de l'identité de Tarde, ce qui nous intéresse se trouve plutôt dans la deuxième partie : la similitude sociale. Il propose qu'un acte répréhensible soit lié à un sentiment d'indignation différentiel, c'est-à-dire que la connaissance qu'ont les parties impliquées des règles morales courantes rend l'action plus condamnable. Le meurtre d'un Européen par un indigène de Papouasie ne serait pas jugé de la même manière que s'il avait été tué par un autre Européen⁷¹. L'imitation joue un rôle central ici encore et Tarde s'assure que nous en soyons conscients puisqu'il passe près de 150 pages au cours du sixième chapitre de cet ouvrage à nous décrire l'importance de ce processus. La société se

⁶⁹ Ibid., pages 50-51 : « L'enfant naît despote : autrui pour lui, comme pour les rois nègres, n'existe que pour le servir. Il faut des années de châtement et de compression scolaire pour le guérir de cette erreur. »

⁷⁰ Tarde, « Contre Durkheim à propos de son Suicide », page 22 : « À propos du moyen - problématique - de diminuer le « courant suicidogène » ou criminogène moyen qui consisterait à interdire la publication dans les journaux des faits de suicides ou de meurtres. D. dit très justement : « ... ce qui peut contribuer au développement du suicide ou du meurtre, ce n'est pas le fait d'en parler, c'est la manière dont on en parle » (p. 136). »

⁷¹ Tarde, *Philosophie pénale*, 1re partie, page 79 : « Pour que je juge un individu responsable d'une action criminelle commise il y a un an... me suffit-il de croire qu'il est identiquement l'auteur de cette action ? Non, car j'aurai beau porter le même jugement d'identité à propos d'un meurtre commis sur un Européen par un sauvage d'une île nouvellement découverte, je n'éprouverai pas ce sentiment d'indignation morale et de vertueuse haine que m'inspirerait un acte pareil exécuté par un Européen sur un autre Européen, par un insulaire sur un autre insulaire. »

constitue sur cette base et le sentiment d'indignation plus fort qu'engendre ce lien est dû à ce processus. Le crime aussi se propage et se forme sur la base de l'imitation.

Tarde ne fait pas d'affirmation grandiloquente sur les capacités de sa théorie de l'imitation à régler tous les problèmes sociaux. Elle permet néanmoins de répondre aux interrogations soulevées par une réforme potentielle du droit pénal. Il y a donc bien un objectif réformateur attribué à l'édifice théorique.

Les conséquences d'un même but

Le crime et le suicide sont des sujets importants pour la sociologie de la fin du 19^e siècle. Ces éléments relèvent tous deux de comportements individuels puisqu'il s'agit d'une décision d'aller à l'encontre de normes particulières à chaque société. Le dénombrement des cas révèle des stabilités spatiotemporelles inattendues. Comment des comportements qui relèvent de la liberté décisionnelle des agents peuvent-ils être invariants en proportion dans le temps pour un espace donné? La réponse semble se structurer autour de la notion de morale; de son pouvoir coercitif d'un côté et de l'autre, de l'imitation qu'elle provoque. La notion de morale doit être comprise comme norme localisée à la différence de l'universalisme kantien. Un taux élevé de criminalité ou de suicide dans une région indique un manque d'intégration des conséquences morales ou un manque d'imitation des comportements qui favoriseraient la moralité. Le comportement individuel devient ainsi social parce que les limites du bon et du mauvais comportement sont établies et renforcées par la communauté.

L'amélioration de la société est une considération presque obsessionnelle vers la fin du 19^e siècle. Bien que cette préoccupation provienne d'humanistes qui désiraient améliorer le sort des plus démunis, certains viseront plutôt le progrès social par l'élimination des moins aptes socialement. Le darwinisme social développé par Herbert Spencer⁷² affirmait que les instances gouvernementales n'avaient pas à intervenir dans la vie des individus puisqu'une aide artificielle viendrait biaiser la compétition sociale

⁷² Herbert Spencer, Wikipedia, http://fr.wikipedia.org/wiki/Herbert_Spencer

entre les différents groupes d'un espace. L'évolution sociale passerait ainsi par un laissé faire qui permettrait aux groupes plus performants de prendre le dessus alors que les faibles disparaîtraient d'eux-mêmes au fil du temps. Cette position a été fortement critiquée par Tarde et Durkheim même s'ils partageaient l'objectif de réformer pour la rendre plus efficace. Francis Galton⁷³ est un autre cas d'inspiration darwinienne. Il situait dans la génétique tout le bon et le mauvais de l'humain. L'amélioration de la société devait donc passer par le croisement des meilleures familles entre elles. Ces deux exemples montrent l'étendue des positions théoriques qui sont apparues vers la fin du 19^e siècle dans le but d'améliorer les sociétés.

Le besoin de modifier ce qui semble problématique entraîne pourtant une difficulté à questionner ce qui réussit dans les sociétés. Il y a bien sûr le fonctionnalisme proposé par Durkheim qui donnait un peu l'impression d'accomplir cela. Pourtant, il affirmait simplement qu'un comportement est répété parce qu'il est utile. Bruno Latour prend pour exemple les sciences et note avec force dans « *Reassembling the Social* » que la sociologie n'arrive pas à expliquer le succès de ce phénomène⁷⁴. Comment des disciplines comme la physique ou la chimie arrivent-elles à former des paradigmes et à parler de ce qui semble être un seul monde, alors qu'on affirme qu'elles sont des constructions sociales? La réponse n'est pas à trouver dans le fait social durkheimien ni dans l'imitation tardienne, mais plutôt dans la constitution d'objets, théoriques ou expérimentaux, qui sont porteurs de significations. Comme Bachelard⁷⁵ l'affirmait, un outil est une théorie matérialisée et c'est un peu ce que reprend Latour ici. Le lien que nous pouvons établir entre des chercheurs français et russes peut être dit social. Il ne l'est pourtant pas grâce à un fait social éthéré, extérieur et contraignant, ni à l'imitation

⁷³ Francis Galton, Wikipedia, http://fr.wikipedia.org/wiki/Francis_Galton

⁷⁴ Latour, *Reassembling the Social*, page 101 : « ANT does not assert that all other domains of social science are fine and that only science and technology require a special strategy they are so much harder... it claims that since social accounts have failed on science so pitifully, it must have failed everywhere... »

⁷⁵ Gaston Bachelard, *Le nouvel esprit scientifique*, page 16 : « Naturellement, dès qu'on passe de l'observation à l'expérimentation', le caractère polémique de la connaissance devient plus net encore. Alors il faut que le phénomène soit trié, filtré, épuré, coulé dans le moule des instruments, produit sur le plan des instruments. Or les instruments ne sont que des théories matérialisées. Il en sort des phénomènes qui portent de toutes parts la marque théorique. »

directe ou indirecte des comportements de l'un par l'autre, mais à l'usage et à l'étude d'objets similaires. L'ANT inclut les objets dans les réseaux qu'elle constitue pour rendre compte de la stabilité temporelle de certains comportements, mais aussi pour expliquer leurs vastes distributions spatiales dans le cas des sciences pures.

Nous voulions montrer que Tarde et Durkheim pouvaient partager un objectif tout en s'opposant farouchement sur plusieurs questions théoriques. On identifie généralement Tarde à un point de vue psychologiste où il n'y a que les individus qui composent la société. Or, il y a des liens entre les individus qui permettent à certains comportements indésirables de se propager. Ces liens sont nécessaires pour le maintien de la société, mais engendrent des situations qu'on voudrait modifier. Durkheim est généralement perçu comme proposant qu'il y ait plus qu'une simple addition d'individus dans la société. Il y a au moins les institutions et l'organisation physique de l'espace qui précède les individus. Ces éléments peuvent être qualifiés de faits sociaux et nous pouvons agir sur eux pour favoriser l'intégration de chacun à sa communauté. Ce désir d'améliorer une situation jugée problématique indique la présence de similitudes de l'objet observé. Durkheim et Tarde partageraient des considérations plus profondes au sujet de l'individu que le laissent entendre les caractérisations habituelles de leurs positions respectives.

Les sous-entendus

Si Tarde et Durkheim posent une question similaire et qu'ils partagent au moins un objectif, c'est que certains sous-entendus se retrouvent dans leurs théories respectives. Parmi ceux-ci, la notion d'individu est centrale et plusieurs indices peuvent nous guider vers cette notion que nos deux auteurs n'ont pas pris la peine de définir.

L'objet de la sociologie devrait être la société ou le social, mais comment étudier une chose aussi vaste? Cette entité est généralement perçue comme un ensemble plus ou moins cohérent de particules plus petites dont l'individu fait partie. Pour Tarde, il n'y a que des individus dans les sociétés, l'ensemble social n'existe pas au même titre que ses parties. Alors que pour Durkheim, il y a plus qu'une simple addition d'individus. Il propose que certains faits émergent de l'association et que ces faits doivent être inclus dans la constitution des ensembles sociaux. Comment des entités de même nature peuvent-elles être assemblées pour en former d'autres de natures différentes? Les opérations mathématiques n'ont pas le pouvoir d'accorder un statut particulier aux objets étudiés et elles n'engendrent pas de nouveaux objets sans une analyse théorique supplémentaire. Même si nous affirmons qu'il y a plus, il n'en découle pas qu'un nouvel objet émerge. Une question semble importante : le social étudié par Tarde et Durkheim se compose-t-il vraiment d'individus ou bien est-ce un simple résumé qui prend la place d'autre chose par convenance?

La similarité du questionnement pointe vers une notion de l'individu très similaire pour nos deux auteurs. Pourtant, ces deux théories sont associées à deux descriptions du social et peuvent représenter l'individu selon deux descriptions différentes. La première émane des critiques qui ont été faites d'elles et la seconde d'une description de ce qui se trouve dans les textes. Pourtant, chaque type descriptif présente l'individu de nos deux auteurs de manière étrangement similaire. L'absence de liberté de l'individu face aux règles sociales peut être extraite des critiques de Tarde et comme celle de Durkheim. Le contenu des textes originaux peut aussi être ramené à une description similaire de cette notion.

La description de la notion d'individu nous présente un objet aux facettes multiples. Nous nous retrouvons avec un concept d'individu qui n'est pas spécialisé. La place de l'individu dans la théorie sociale n'est pas déterminée par cette dernière, mais par les présupposés que nous avons de cette notion. Le débat n'a probablement jamais porté sur l'individu dans la théorie de ces deux auteurs. Il est opposé à la société comme deux catégories distinctes de la réalité. On dit l'individu individualiste et rationnel et la société communautaire et contraignante. La construction des théories à partir de cette notion est rendue évidente par un caractère souvent relevé dans le texte : les pouvoirs unificateurs de l'imitation et du fait social. La société n'existerait pas s'il n'y avait rien pour tenir les individus ensemble.

L'objet de la sociologie

Rappelons que la notion d'individu reçoit un traitement très limité de nos deux auteurs et qu'aucune définition explicite n'est proposée. Si nous nous limitons à l'usage qu'ils font de cette notion, alors le terme « individu » désigne un objet; les entités qui agissent dans l'univers social. Tarde dit que la spécificité de la théorie sociale se trouve dans la proximité que nous avons avec le sujet⁷⁶. Alors que Durkheim affirme que la société exerce un contrôle extérieur sur la nature humaine, mais c'est l'individu qui résiste aux contraintes sociales. Ce constat laisse présager que l'objet de la sociologie n'est pas l'ensemble social, mais bien les parties de ce dernier, soit l'individu.

L'appréhension intuitive de la notion par le lecteur semble suffisante pour nos deux auteurs puisqu'ils participent eux-mêmes de la nature de l'objet étudié. L'individu n'est pas considéré comme une partie d'un tout, mais comme une entité complexe et individuelle qui a le choix de s'associer à d'autres entités de même type. La notion qui nous occupe est ainsi équivalente à celle de personne ou à celle de personnalité et toutes deux relèvent de celle de nature humaine. Cela implique qu'une tentative de définition

⁷⁶ Tarde, traduit par Amaleena Damle et Matei Candea in Environment and Planning D: Society and Space, « The debate between Tarde and Durkheim », page 773: « Here in sociology we have a rare privilege, intimate knowledge both of the element, which is our individual consciousness, and of the compound, which is the sum of consciousnesses... »

devra englober tous les éléments qui rendent humain l'individu pour ne pas être réductionniste. L'amalgame de caractéristiques qui en résulte sera plus ou moins compatible, alors que certains aspects seront peut-être contradictoires. Comme la notion n'est pas définie, il est impossible de savoir si des éléments s'y contredisent. Malgré les injonctions de Durkheim contre le sens commun, la notion d'individu y reste confinée.

L'absence de définition explicite de la notion en dit long sur l'impression qu'elle est connue. Pourtant, en l'absence de définition, il est impossible de savoir quelle portion de l'individu est étudiée par la sociologie. Le lecteur attentif aura remarqué que la notion de comportement revient très souvent et pour cause puisqu'il s'agit de l'unité de base de cette discipline. La confusion entre individu et comportement émane du fait qu'il doit y avoir quelqu'un pour agir; un comportement n'existe pas sans un individu qui agit. Pourtant, il n'y a pas plus de définitions pour la notion de comportement que pour celle d'individu. Comment peut-on justifier ce saut? Nous disions dans l'introduction que la personne s'appréhende dans le temps parce que cette notion se caractérise par la volonté. Or, ce caractère est invisible en lui-même, il doit s'opposer à quelque chose pour apparaître. Pour sa part, le comportement est contingent, il n'a rien de nécessaire. Un geste suppose donc un choix qui révèle une conscience ou une volonté. Si la notion d'individu en sociologie est bien liée à celle de personne, il faut en conclure que les sociétés sont constituées par des entités physiques qui accomplissent des actions. Si nous confondions les individus-particule avec les individus-personne, c'est parce que la particule est le geste et la personne l'individu. Or, les ensembles étudiés sont formés grâce à des comportements observables et les personnes agissent, l'élément de base est donc le comportement en tant que mouvement volontaire en vue d'une fin.

Les statistiques du 19^e siècle sont des listes d'actions répétées, diffusées ou localisées. Il s'agit du seul moyen de s'approcher des intentions qui sont les causes des actes selon Tarde. Pour Durkheim, il s'agit d'une composante importante du fait social puisque la fréquence d'un geste dénote son impact coercitif. En fait, on suppose ici que la société modifie le comportement des personnes, chaque geste est évitable. Mais si la société modifie le comportement, comment nous comporterions-nous sans société?

Tarde et Durkheim additionnent des gestes qui se répètent de manière stable une fois répartie en différentes périodes et selon les régions. Les entités qui agissent forment une société lorsque leurs gestes deviennent suffisamment similaires pour constituer des stabilités perceptibles. Tarde affirmait qu'une relation sociale se constitue à force d'imitations réciproques; les individus en viennent à visiblement se ressembler. Durkheim proposait que la stabilité dans le temps et dans l'espace d'un comportement comme le suicide indique la présence d'un fait social extérieur et coercitif. C'est donc un milieu social commun qui engendre les similitudes observées dans une population qu'on pourra qualifier de société. Les individus-personne se ressemblent parce que leurs gestes sont analogues ou parce qu'ils agissent avec une régularité qui indique la présence d'une communauté. On remarquera que la société, comme la personne, se constitue dans le temps par l'observation de similitudes et de différences contingentes qui indique la présence de quelque chose d'intangible.

La question et l'empreinte qu'elle laisse sur l'individu

La similarité des questions que nous avons dégagées des théories de Durkheim et de Tarde laisse entendre que l'individualisme est à la base de la notion d'individu. La question qui en découle concerne la possibilité de la société dans ce contexte. Si c'est bien le cas, le questionnement sur la stabilité de certains éléments sociaux est normal. Si chaque individu est libre de produire des gestes aléatoires, comment expliquer ces fréquences et ces similitudes stables?

Reprenons le raisonnement du début en tentant de répondre à cette question : pourquoi sommes-nous étonnés de trouver des stabilités dans les recueils de statistique? Parce que nous supposons généralement le comportement humain libre. Il est guidé par des besoins, des impératifs et des circonstances propres à chaque individu. Si nous en restons là, il faut se demander comment des éléments de la personnalité individuelle pourraient se retrouver pour une population dans les mêmes proportions d'une année à l'autre pour que se reproduise la fréquence d'un geste particulier. Cette question acquiert toute sa pertinence pour le suicide puisque le renouvellement du taux de ce geste implique une nouvelle cohorte chaque année. Les premiers étant morts, ils ne

peuvent réitérer quelque action que ce soit, il faut donc de nouveaux actants pour que nous puissions imaginer le retour du taux de l'année précédente. Pourtant, on affirme que la personne est profondément individuelle et unique, chacune est donc différente de l'autre par plus que sa simple localisation. Supposer qu'il y aurait, chaque année, des individus qui agissent de la même façon implique une négation de cette individualité. Pour Durkheim, comme pour Tarde il y a un mécanisme régulateur qui permet la répétition des comportements, ce qui se traduit par une égalisation des attitudes et des croyances.

Le mécanisme que propose Tarde est interne à chaque individu : l'imitation. Le langage, les bonnes manières, les idées au sens lockéen et les différents comportements proviennent tous de l'imitation. Même l'innovation provient de l'association nouvelle de plusieurs éléments préalablement imités. Il s'agit du processus de socialisation au travers duquel les individus en viennent à se ressembler les uns les autres et à former des sociétés selon l'expression de Tarde. L'éducation des enfants sert aussi cet objectif.

De son côté, Durkheim propose des faits sociaux externes qui limitent les actions envisageables par une personne. Cette contrainte provient de la morale ambiante qui décourage l'individu à produire des gestes proscrits. Non seulement il doit lutter contre son propre jugement puisque le fait social s'impose de l'extérieur et s'imprime à l'intérieur des individus. Mais aussi contre celui de ses proches, de ses voisins et de sa famille pour agir à sa guise. Le fait social agit sur les comportements déviants en limitant plus ou moins la fréquence de leurs apparitions dans un groupe par l'intégration morale des individus à la société.

Grâce à ces mécanismes théoriques, il est possible d'imaginer comment des individus libres, indépendants et uniques peuvent être similaires. Un comportement aussi individuel que de choisir de se donner la mort peut présenter une stabilité au niveau des groupes à cause de ces éléments contraignants.

Les images de l'individu

Nous pouvons trouver deux images de la notion d'individu pour chaque auteur. L'une est produite par leurs détracteurs et l'autre peut être extraite des textes de

Durkheim et de Tarde. Nous montrerons que les deux types d'images proposées pour Tarde et Durkheim sont très similaires et présentent presque toutes les mêmes caractéristiques.

La première représentation de l'individu que nous présenterons aura trait à une critique de Durkheim, proposée par Raymond Boudon⁷⁷, présente une attitude assez typique. Il reproche au père de la sociologie d'avoir vidé l'individu de toute liberté. L'individu serait une coquille vide dominée par des forces extérieures sur lesquelles il n'a pas de contrôle. L'argument proposé est que le fait social est coercitif ou il ne l'est pas. S'il l'est, l'individu doit obéir. S'il ne l'est pas, pourquoi en parler? Durkheim était conscient de cette attaque puisqu'elle lui a été faite de son vivant.

Bien que la critique soit assez juste, elle ne tient pas compte d'éléments importants de la théorie durkheimienne. Dans « *Les règles* », Durkheim affirme ne pas vouloir s'immiscer dans le débat sur la nature humaine. Cette posture est rendue explicite par la séparation qu'il opère entre les causes d'un fait social et les causes des actes individuels qui le composent. Pour renforcer cela, il propose que le fait social varie dans son intensité pour rendre compte du fait que tous ne se conforment pas à la norme. L'individu n'agit pas par automatisme; toujours contraint à obéir aux prescriptions sociales. Il agit en fonction de ses désirs et de sa capacité à faire abstraction des normes s'il en ressent la nécessité. La liberté de l'individu semble pourtant assez bien établie, mais pourquoi la questionner dans le cadre de cette théorie?

De son côté, Laurent Mucchielli décrit les thèses de Tarde en des termes assez similaires à ce que Boudon nous dit de Durkheim. L'individu serait un automate imitateur sans personnalité propre puisqu'il serait interchangeable simplement en transférant toutes ses expériences dans un autre corps. Pour Tarde, l'imitation est analogue au somnambulisme et à l'hypnose ce qui indiquerait selon Mucchielli une incapacité à ne pas imiter. Le libre arbitre disparaît lorsqu'une personne est sous

⁷⁷ Raymond Boudon, *La logique sociale*, page 37 : « Durkheim paraît faire de l'*homo sociologicus* un sujet passif, sorte d'automate dont le comportement serait l'effet de *causes sociales*. »

hypnose, puisqu'elle ne choisit pas ce qu'elle fait. Si l'imitation fonctionne de la même façon, l'individu serait une coquille vide sans raison.

Pour Tarde, l'imitation est un processus de socialisation. Deux individus qui interagissent régulièrement s'imitent l'un l'autre. Il s'agit d'un processus dynamique où les deux parties se transforment réciproquement. Le mécanisme est interne et inconscient, mais l'imitation n'est pas parfaite pour deux raisons. La première se trouve dans la différence intrinsèque qui existe entre chaque individu⁷⁸ et la seconde dans la mise en relation avec la totalité des éléments imités au cours d'une vie. L'innovation émane de cet amalgame toujours différent qui forme des comportements nuancés malgré les similitudes.

Dans les deux cas, les mécanismes contraignants sont assortis de dispositifs d'innovations ou de libérations qui donnent une allure plus naturelle à la société qu'elles tentent de reconstruire. Les détracteurs de chaque auteur ont pourtant accroché sur l'aspect rigide et structurant imposé par ces théories aux individus. C'est souvent sur ce point de l'image de l'individu que plusieurs tentatives de refonte de la sociologie se sont constituées. Ces tentatives sont possibles parce que la notion d'individu n'est pas définie ce qui lui permet d'avoir plusieurs sens. Comme elle n'est pas définie, elle n'est pas non plus construite en fonction de la théorie dans laquelle elle se trouve. Ainsi, un individu individualiste s'oppose nécessairement à la société. Il pourra bien en être l'atome tant que les théoriciens l'y placeront, mais la notion d'individu telle qu'elle est définie remplira ce rôle avec beaucoup de réticence.

La place de l'individu dans le débat

Le débat entre Durkheim et Tarde n'a jamais porté sur la place ou la définition de l'individu dans la théorie sociale, mais plutôt sur l'endroit d'où émane la contrainte qui engendre les régularités sociales : interne (*psychologisme*) ou externe (*sociologisme*). Durkheim et Tarde ne s'interrogent pas sur les groupes, mais sur la

⁷⁸ Tarde, Monadologie et sociologie, page 33 : « Exister c'est différer, la différence, à vrai dire, est en un sens le côté substantiel des choses... »

stabilité comportementale dans les ensembles sociaux. Autrement dit, ils demandent comment la société modifie le comportement des individus.

Tarde et Durkheim proposent ainsi une réponse similaire à la question de la stabilité comportementale : un mécanisme stabilisant doit exister sinon la stabilité comportementale est inexplicable. Nous n'avons pas de définition de la notion d'individu pour nos deux auteurs, mais nous avons une question assortie à une réponse de même type en plus d'avoir un objectif similaire. Nous avons aussi montré qu'ils traitent plus volontiers d'actes ou de comportements que d'association ou de société. Il en découle qu'une définition explicite de la notion d'individu devrait être présente puisqu'il doit y avoir quelqu'un qui agit. Il doit aussi y avoir une définition de ce que devrait être le comportement d'un individu sans l'influence sociale puisque c'est d'elle dont il est question. Or, aucune de ces considérations n'est traitée par nos deux auteurs.

La raison de l'absence de traitement est simple; ils utilisent une même version intuitive de la notion d'individu. Celle-ci provient du sens commun auquel ont été greffées des conceptions provenant de la philosophie politique et morale des siècles précédents. La notion d'individu est un composé qui nous ramène à des conceptions de Thomas Hobbes et à René Descartes. Dans le cas de Hobbes⁷⁹, l'homme est un loup pour l'homme. Il est individualiste par nature et la société est un mal nécessaire auquel l'individu se résigne pour sa propre sécurité.

Descartes joue un rôle important à deux niveaux. Premièrement, son rationalisme suppose que l'action est dirigée par la raison. L'individu devient un calculateur qui cherche à accomplir ses fins. Expliquer un comportement revient à le rendre raisonnable pour autrui, mais aussi à fouiller les raisons qui ont pu pousser à l'acte. Deuxièmement, son dualisme met en doute l'existence de l'autre, ne laissant ainsi que la conscience réflexive individuelle sûre de son statut. Les théories sociales que nous avons vues tentent d'atteindre cette conscience réflexive puisque c'est là que se trouve la cause ultime du comportement, mais c'est aussi ce que ce dernier rend manifeste. On trouve déjà les deux éléments importants que nous avons isolés; le besoin

⁷⁹ Thomas Hobbes, Leviathan, page 63 : « To this warre of everyman against every man, ... »

de contraindre la nature humaine et la nécessité de préserver l'individualité pour rendre compte des écarts.

Le mécanisme de contrainte étant distinct pour chacun, l'individu présente évidemment des nuances. Durkheim semble laisser plus de place à la liberté de l'individu puisqu'il vise un objet supra individuel désintéressé des causes qui engendrent les instances comportementales spécifiques. Tarde vise plus directement les diverses répétitions sociales et il refuse la métaphysique ontologique de Descartes⁸⁰. Il met donc moins l'emphase sur la rationalité des comportements et plus sur l'impulsion du désir lié aux croyances. Pourtant, la plus grande différence se trouve dans la localisation de la contrainte. Cette différence ne dérive pas de la conception de l'individu. Elle provient plus probablement d'une compréhension et d'une acceptation décalée des concepts statistiques développés à cette époque.

La construction du social sur une base non contrôlée

La notion d'individu n'est pas redéfinie par les deux théories sociales que nous avons opposées. Elles présentent une seule notion imprécise et polysémique justement parce que nos auteurs ne semblent pas percevoir le problème que nous soulevons ici. La notion d'individu est comprise et acceptée de la même manière par tous comme l'entité que nous sommes. La notion n'est pas construite par les théories sociales que nous avons explorées, elle se trouve plutôt à la base de la construction comme un fait brut indubitable.

La polysémie de la notion d'individu émane de l'impression que nous la connaissons intuitivement. Cela permet à de nombreuses sources philosophiques d'interagir à l'intérieure de cette notion. Cette attitude semble pourtant être la source de l'opposition de l'individu à la société, du tout à la partie. Les mathématiques proposent pourtant une théorie où les parties et le tout ne sont pas qualitativement différents. Ceci nous renvoie à la théorie des ensembles. Comment passer de l'individu à la société dans

⁸⁰ Tarde, *Monadologie et sociologie*, page 12 : « Mais, disais-je plus haut, elle ne tend pas moins nettement à unifier la dualité cartésienne de la matière et de l'esprit. Par là elle court, je ne dis pas à un anthropomorphisme, mais à un psychomorphisme inévitable. »

les circonstances actuelles, où se trouve le point qui nous assure qu'il s'agit d'une société et pas d'une foule rassemblée par hasard? Le passage est arbitraire.

La théorie des ensembles fut élaborée par Georg Cantor quelques années avant les événements relatés ici, mais elle ne recevra sa formalisation actuelle qu'au début du vingtième siècle⁸¹. Il propose de compter l'ensemble au nombre de ses parties. Un ensemble est donc composé d'un élément de plus que le nombre des parties qu'il contient. L'ensemble est une entité mathématique à part entière, qui n'est pas différente de ses parties, au moins en ce qui a trait au dénombrement des parties le composant.

Ce point semble donner raison à Durkheim lorsqu'il affirme que la société est plus qu'une simple addition de ses parties; il n'y aurait pas que des individus, mais aussi la société elle-même. Il ne s'agit que d'une ressemblance de surface puisque ce qu'il y a de « plus » selon Durkheim n'est pas l'ensemble, mais des taux objectivisés : les faits sociaux.

L'analogie ne s'arrête pourtant pas là puisque Cantor proposait une hiérarchie de groupes englobant différents types de nombres. La totalité des nombres réels y est définie comme un ensemble potentiellement infini puisque ses parties sont dénombrables, mais elles sont en nombre infini. La constitution de cette théorisation des ensembles faisait dire à Kronecker que son élève tombait dans la théologie mathématique. Cette affirmation amène à questionner la possibilité de travailler ou de penser de tels ensembles puisqu'on n'en connaît pas la constitution.

Tarde et Durkheim proposent de traiter la société comme un ensemble transfini; la société est composée d'actes dénombrables en nombre infini. L'ensemble reçoit nécessairement un traitement différent de ses parties puisqu'il est de cardinalité distincte : ils ne sont pas de même nature. Pour la sociologie, cela implique que le groupe n'agit pas, ce sont les individus, ses parties, qui accomplissent les gestes observables et dénombrables à l'infini.

⁸¹ L'analogie proposée ici n'est pas explicite chez Tarde ou Durkheim, il s'agit plutôt d'un rapprochement dû à une attitude constructiviste. La société est un ensemble transfini qui pourra même tendre vers l'infini puisqu'on ne contrôle pas vraiment le nombre des actes et qu'on a de la difficulté à savoir ce qui la compose.

Travailler sur les ensembles transfinis pose un problème important : l'induction. Ce problème peut être résumé par la question suivante : comment passer d'un ensemble défini à la population d'une société? Ce problème ne se limite pas à cette question puisque Tarde présente le problème inverse. L'imitation est un caractère présent chez tous, mais qu'arrive-t-il si nous en découvrons l'absence chez un individu? En plaçant la contrainte sociale à l'extérieure, Durkheim la rend disponible pour tous, peu importe les caractéristiques qui les décrivent. Tant que l'étude sociologique porte sur les comportements, la notion d'individu devra contenir un élément de nature qui le distingue de la société dans laquelle il évolue sinon la question de l'influence de cette dernière n'a plus de sens.

Construction de la notion ou notion constructrice?

Nous avons vu qu'on ne peut pas dire que la notion d'individu est construite par la théorie sociale. Elle est constituée par une intuition du sens commun académique, mais la double composition rend la notion vague et polysémique. Si nous affirmons que la notion n'est pas construite, c'est parce qu'elle s'est formée antérieurement aux théories sociales. Si elle existe avant la théorisation et qu'elle est utilisée dans cette activité, pourrait-on dire qu'elle façonne ces théories plutôt que l'inverse? Nous avons montré que le questionnement principal de nos deux auteurs s'appuyait sur le présupposé de l'individualisme de l'individu. Nous avons montré qu'il existe une opposition fondamentale entre société et individu et que la rationalité nous permet de nous extirper de la contrainte de celle-ci. Finalement, nous avons montré que les théories visaient la modification de la fréquence de comportements moralement discutables. Donc, non seulement la notion d'individu est-elle antérieure, mais elle est aussi abondamment utilisée pour former les théories de l'imitation et du fait social. C'est parce que la notion d'individu est comme nous l'avons décrite que les théories que nous avons étudiées sont ce qu'elles sont. Il semble donc légitime de conclure que la notion d'individu dégagé ici construit les théories sociales que nous avons décrites.

Distinction statistique

Nous avons vu que Tarde et Durkheim construisent leurs théories à partir d'une même définition intuitive de l'individu. Ce partage a pour conséquence de rapprocher les deux théoriciens au point où ils semblent présenter la même explication ce qui n'est pas le cas. Le fait d'utiliser une notion intuitive ou de sens commun implique un certain niveau de polysémie. Dans le cas qui nous occupe, cela permet l'existence de plusieurs théories différentes puisqu'on peut mettre l'accent sur différents aspects de la notion sans la modifier. Tarde modifie la notion légèrement en proposant un mécanisme régulateur interne à chaque individu. Pourtant, Adam Smith et David Hume⁸² ont proposé ce genre de contrôle bien avant lui. De son côté, Durkheim proposait un régulateur extérieur, observable en lui-même, et coercitif qui pourrait être rapporté sur le Léviathan de Hobbes.

Ian Hacking propose une histoire aux accents réalistes du développement des statistiques au 19^e siècle qui illustre bien la différence entre Tarde et Durkheim. Ce réalisme s'exprime dans sa description de l'évolution des concepts statistiques passants d'entités théoriques abstraites à celles d'objets tangibles pour les chercheurs. Ce passage est la marque de l'acceptation de ces concepts dans la tradition académique et même dans l'usage commun.

Les premiers pas de la statistique

Les premiers recueils de statistique ont fait ressortir des régularités insoupçonnées dans les comportements humains. Or, s'il y a là des régularités, c'est qu'il peut y avoir une science pour les expliquer. Le philosophe français Antoine Condorcet s'est attardé à ces régularités et proposait de parler de science morale ou des

⁸² David Hume dans [An Enquiry Concerning Human Understanding](#) et Adam Smith dans [The Theory of Moral Sentiments](#) proposent un contre poids à l'individualisme; la sympathie. Cet ajout visait un objectif similaire à ce que Tarde et Durkheim ont proposé comme mécanismes. Smith et Hume ne sont pourtant que rarement cités en exemple dans les sciences sociales, peut-être parce qu'ils en sont trop proches ce qui lierait trop fortement la sociologie à ses bases philosophiques.

mœurs et même de mathématique sociale⁸³. Il est le premier à avoir divisé en deux cette science de la morale qui deviendra la sociologie : d'un côté, l'histoire et de l'autre la statistique. Le philosophe positiviste Auguste Comte a repris la branche historique alors que l'astronome Adolphe Quételet a exploré l'aspect statistique. L'expression « sociologie » est née de l'opposition entre ces deux hommes.

Condorcet parlait du despotisme de la raison⁸⁴ pour expliquer les stabilités qu'il observait. Nous sommes encore loin des raisonnements mathématiques plus poussés qui viendront par la suite. Cette explication a disparu du répertoire depuis bien longtemps, mais l'importance de cet auteur ne se limite pas qu'à une classification reprise après sa mort. Selon Hacking, il serait l'instigateur de l'intérêt du mathématicien Pierre-Simon de Laplace pour les statistiques ce qui permit le développement de ce qui deviendra la théorie mathématique des probabilités.

Loi des grands nombres de Siméon-Denis Poisson

En 1835, André-Simon Poisson, statisticien français, propose d'expliquer les régularités statistiques par la loi des grands nombres. L'explication des régularités semble donner préséance aux mathématiques sur la métaphysique, mais cette loi s'imprimera dans les mémoires sous forme de principe abstrait sans que la présence de preuve empirique ou théorique soit nécessaire. D'après Hacking, l'argument se développe comme suit. Les régularités qui émanent des recueils de statistique sont inattendues parce que la variété des causes qui ont produit les faits observés ne permet pas d'en supposer l'existence. Or, s'il y a régularité là où nous ne voyons que du chaos, c'est qu'il y a quelque chose qui l'engendre. Poisson propose un test similaire à celui de Johann Bernoulli qui suppose la convergence entre la probabilité mathématique et la tendance effective. Dans une urne où sont disposées des boules noires et des boules

⁸³ Hacking, *The taming of chance*, page 39 : « Condorcet's moral science meant chiefly two things... One is moral-science-as-history, the other, moral-science-as-(probability, statistics, decision theory, cost-benefit analysis, rational choice theory, applied economics, and the like). »

⁸⁴ Ibid., page 46 : « But without Condorcet's enlightenment vision of law, of moral science, and of sweet despotism of reason, those number-collecting offices might merely have manufactured table... French numeration and social mathematics were instead sired in Newtonian ambitions of laws of society. »

blanches, on pige à répétition une boule en la remettant dans l'urne, on arrivera à une fréquence similaire à celle prévue après un nombre limité de tirages. La composition de l'ensemble est connue dans ce cas, mais la statistique humaine ne permet pas cette connaissance. Il proposa un test où la pige se faisait dans plusieurs urnes contenant des proportions noires/blanches différentes. Poisson prouve ainsi qu'en augmentant l'inconnu, on arrive à la convergence plus rapidement. Ce constat implique qu'une variété de causes peut engendrer des régularités similaires. À son tour, cela pourrait indiquer une loi sous-jacente de distribution des causes⁸⁵. Cette loi des grands nombres est surtout restée dans la mémoire sous une forme plus basique. On en déduisait qu'un événement répété suffisamment souvent engendre des régularités.

L'homme type de Quételet

Poisson propose un nouvel usage de la moyenne avec son test, mais c'est avec Adolphe Quételet et sa notion d'homme type que cette notion mathématique prend l'avant-scène. L'homme type est l'objectification de ce qui était perçu jusque-là comme un résumé utile. Quételet propose une chose étonnante dans « *Sur l'homme et le développement de ses facultés, ou essais de physique sociale* »; la taille moyenne n'est pas qu'une simple valeur abstraite, elle décrit un homme type d'un peuple, région, ou ethnie. Cet objet existe et peut être étudié. De résumé du monde, on arrive au monde lui-même⁸⁶.

Plusieurs contemporains ont critiqué la notion d'homme type en affirmant qu'elle ne renvoie à rien d'autre qu'à une description pratique d'un état particulier. Comment proposer que cette notion puisse être assimilée à celle de l'astronomie où l'objet est observé et non extrapolé? En montrant que les données anthropométriques d'une population peuvent être traitées par une technique développée en astronomie et

⁸⁵ Ibid., pages 103 : « According to an old tradition, associated with students of Newton such as De Moivre, the stability of relative »

⁸⁶ Ibid. page 108: « ... it began to turn statistical laws that were merely descriptive of large-scale regularities into laws of nature and society that dealt in underlying truths and causes. » et page 110 : « ... as if you measured a single Scot with a chest almost 40 inches in circumference... 'if a person little practiced in measuring the human body' were to measure a single soldier... »

qui utilise la Loi des erreurs. Au lieu de comparer les mesures pour trouver un point dans le ciel, on mesure différents individus pour trouver ce qui caractérise une population.

Quételet considérait qu'une variété de causes infinitésimales devait être à l'œuvre pour constituer la moyenne permettant de localiser un objet. L'homme type se constituait aussi selon un assemblage de causes infimes. Il a travaillé sur un trait anatomique particulier pour arriver à cette conclusion : le tour de poitrine d'un régiment écossais. Selon lui, les données recueillies démontraient que le tour de poitrine de ces hommes se répartissait selon une courbe gaussienne.

Hacking affirme que Quételet a été un peu hâtif de conclure que la répartition des tours de poitrine suivait une courbe normale. Pourtant, la conclusion de Quételet a eu deux conséquences majeures sur l'évolution des sciences sociales. L'homme type n'exemplifie pas l'humain en tant qu'espèce, seulement une ethnie à la fois; des mesures objectives permettent donc d'identifier ces catégories. Nous sommes déjà très proches du projet eugénique de Francis Galton⁸⁷. L'autre conséquence concerne la transformation du calcul des erreurs qui passe de la localisation d'un objet actuel à la constitution d'un objet hypothétique. La transformation réaliste que propose Hacking est une des parties du raisonnement qui différencie Tarde et Durkheim.

Francis Galton ou le passage de Quételet à Durkheim

Les travaux de sir Francis Galton nous permettent de compléter le passage de Quételet à Durkheim. Bien que Galton soit l'aîné de Durkheim, Hacking considère que le premier est allé plus loin sur le plan statistique. Bien que Hacking ait raison, certains développements proposés par Galton sont primordiaux pour rendre compte de la différence effective entre Tarde et Durkheim. Nous aborderons trois éléments importants de l'œuvre de Galton, sa création du quinconce, ses travaux sur la génétique et ceux sur la corrélation et la régression statistiques. La théorie de Durkheim ne diffère

⁸⁷ Ibid. page 113 : « Francis Galton was, I think, the first to see that the story about 'independent petty influences'... won't do at all for inheritance... The point is that 'error' makes no sense when one is speaking of mean eye-color or whatever. Quetelet *made* mean stature, eye-color... into real quantities. »

pas tant de celle qu'avait proposée Quételet, d'après Hacking. Pourtant, soixante années séparent ces deux auteurs et plusieurs concepts sont maintenant mieux acceptés et mieux définis.

Le quinconce

Le quinconce est un appareil créé en 1873 alors que Tarde publie sa thèse de philosophie. Cet objet avait la propriété de produire une courbe normale de Gauss à chaque fois qu'il était mis en action. Plus besoin d'être un grand mathématicien pour comprendre la formation de cette courbe en plus de la production d'une preuve empirique de l'existence dans la nature de cette forme de distribution. L'objet était constitué d'un entonnoir dans lequel étaient déversés des pois ou des billes. Cet entonnoir s'ouvrait sur une planche inclinée où des tiges, disposées à répétition en forme de 5 sur un dé à jouer, faisaient dévier les projectiles à gauche ou à droite. Au bas de la planche se trouvaient des fentes dans lesquelles s'accumulaient les billes. La courbe normale était toujours visible à la fin de chaque essai par l'accumulation des billes dans les différentes fentes. En 1877, Galton a même produit un autre appareil à deux étages où chaque fente pouvait être ouverte sur une nouvelle planche identique à la première. Au bas de cette nouvelle planche se formaient autant de courbes normales qu'il y avait de fentes ouvertes.

Galton a présenté sa création dans des conférences académiques et même dans des foires. Selon Davis Baird⁸⁸, l'objet est devenu une machine à créer des explications statistiques. La courbe normale devenait un exemple physique des lois statistiques. Il ne serait pas complètement farfelu de comparer cette observation à celle proposée par Don Ihde dans *Epistemology Engines* en lien avec la *camera obscura* au 17^e siècle. Ces deux objets ont fourni des modèles pour penser certains aspects du monde qui n'étaient pas

⁸⁸ Davis Baird et Alfred Nordmann, « Facts Well Put », page 62 : « It could stand in for the theoretical models even in the function of explanation, allowing certain variables to be fixed, others changed, and conceptual implications observed. As such, the quincunx helped guide the future conceptual development of statistics. By the same token, the very existence of a physical analogue to a statistical concept proved the living reality of the concept, enabling scientists to experience it and incorporate it into their working knowledge of nature. »

accessibles avant leurs créations. La première a fourni un modèle pour ce qui se passe dans la tête lorsqu'on voit un objet alors que la seconde a naturalisé la courbe normale.

Hérédité

Les travaux de Galton sur l'hérédité l'ont mené à défendre l'eugénisme. Il soutenait que le meilleur engendre le meilleur, il était donc nécessaire de favoriser la reproduction de ces individus. Pourtant, les études de Galton l'ont mené à une conclusion un peu différente⁸⁹. La courbe normale d'un trait particulier bouge peu d'une génération à l'autre, la moyenne se maintient tout comme le nombre des médiocres et celui des exceptionnels. En plus, en suivant plusieurs généalogies de familles qu'il jugeait exceptionnelles, il remarque qu'elles ne fournissent pas la totalité du contingent des nouveaux cas d'individus extraordinaires. La déviation par rapport à la moyenne se perpétue presque indépendamment de la génétique. Cette conclusion pouvait être reproduite par le quinconce.

Ces travaux sur l'hérédité ont permis l'introduction de deux concepts : celui de la régression vers la moyenne⁹⁰ et celui de naturalisation de l'erreur. Ainsi, comment parler d'erreur dans le cas de la couleur moyenne des yeux d'une population? La dispersion des caractères devrait plutôt être une variation naturelle de la couleur et non de simples erreurs qui, une fois recroisées, constitueraient cette moyenne. La démarche de Quételet plaçait la variation normale dans la multitude des causes infinitésimale qui proviendrait d'erreurs de mesure et d'un contexte partiellement inconnu. Dans le cas qui nous occupe, l'erreur n'est pas vraiment en cause, il ne reste donc qu'un contexte imparfaitement connu. La variation est produite par la nature et non par l'erreur de mesure. La courbe normale décrit et explique la variation observée puisqu'elle n'est plus engendrée par l'observation.

⁸⁹ Hacking, *The taming of chance*, page 182 : « Galton wanted to explain what he believed were-curious phenomena of a thoroughly regular and law-like sort, about the distribution of heredity genius in gifted families. »

⁹⁰ Ibid., page 186 : «... reversion to mediocrity was a mathematical consequence of the Normal curve. ... if a population is Normally distributed, it can be deduced that in a second generation there will be a Normal distribution of about the same mean dispersion, but one in which the exceptional will typically not be descended from exceptional members of the previous generation. »

Ce constat implique une transformation de la fonction des lois statistiques selon Hacking qui parle d'autonomisation⁹¹. Galton a permis le passage de la simple prédiction probabiliste à l'explication. Durkheim s'appuie sur ce constat, qu'il le fasse consciemment ou pas n'a pas beaucoup d'importance. Cet acquis participe de la compréhension que les érudits ont de la société ce qui a permis à Durkheim d'être pris plus au sérieux que Quételet à son époque.

Corrélation

La transformation décrite ici se concrétise avec la constitution du concept de corrélation. Bien que Galton n'offre pas de formulation mathématique convaincante de ce concept, il est le premier à avoir proposé de substituer à la notion de causalité par celle de corrélation. Une corrélation parfaite équivaut à la cause d'un événement. Or, cette situation n'arrive pratiquement jamais. On trouve bien plus souvent que l'événement A participe à la formation d'un autre événement B qui est identifié comme l'effet. Ce calcul statistique a permis un passage à une forme d'explication causaliste plus souple qui semblait plus résistante aux attaques sceptiques. Bien qu'il n'ait pas tout à fait compris l'étendue de ce concept, Durkheim s'en réclame dans les « *règles* ».

Quelques années après Galton, une autre figure importante des statistiques, Karl Pearson, affirma que le concept de causalité avait été complètement remplacé par celui de corrélation. Selon lui, l'ajout de variable ne change rien. On pourrait dire que C, D, E et F participe à la création de B sans pour autant trouver la série parfaite des causes qui ont engendré ce phénomène⁹².

⁹¹ Ibid., page 186 : « I do suppose Galton saw very clearly what he was doing. In one stroke he was (a) explaining and (b) leaving out the 'host of petty independent causes' story. He was regarding the Normal distribution of many traits as an autonomous statistical law. »

⁹² Ibid., page 186 : « I have emphasized that Quetelet made the average height into a something 'real'; Galton now added another tier of reality. It made correlation as real as causes. »

Durkheim et le fait social

Le fait social est un résultat du cheminement que nous venons de faire. Durkheim propose que le social explique le social et que le fait social s'observe le plus aisément par une contextualisation historique des statistiques concernant ce fait. Il faut donc un moyen pour comparer ces chiffres entre eux et essayer de trouver ceux qui varient en même temps. Durkheim parle de variation concomitante dans « *Les règles* » et dans « *Le suicide* ». La distinction est importante parce qu'il n'utilise pas de formule mathématique permettant de déterminer la force du lien. Durkheim se limite à affirmer que si le mouvement d'une variable accompagne toujours le mouvement, inverse ou identique, d'une autre variable, on peut dire qu'il y a un lien entre elles.

Le principe de causalité corrélationnelle se trouve aussi chez Durkheim. Hacking propose pourtant un bémol; Durkheim n'aurait pas été aussi loin puisque son principe de causalité n'aurait pas reposé sur les lois statistiques, mais sur une force naturelle comme chez Quételet⁹³. L'explication n'est pas interne à la statistique, malgré qu'il lui attribue une propriété explicative majeure. Une autre différence importante se trouve dans la différentiation des extrémités de la courbe. Galton voyait d'un côté, le médiocre, et de l'autre, l'exceptionnel, alors que Durkheim y voit seulement des caractères pathologiques. Le normal n'a rien de bon pour Galton alors que c'est l'objectif pour Durkheim⁹⁴. Une société affublée de trop nombreuses pathologies est vouée à la mort. Elle disparaîtra si le contrôle est trop fort (s'il n'y a pas assez de déviance par rapport à la moyenne) ou se dispersera s'il ne l'est pas assez (trop de dispersion). Il se trouve dans l'impossibilité d'accepter complètement les thèses de Galton parce qu'il ne s'attarde pas au même problème. La régression vers la médiocrité est observable dans la mesure où certains traits sont enviables, mais où pourrait-on la trouver dans une société? La réponse à cette question sera toujours arbitraire même si

⁹³ Ibid, page 178 : « ... Durkheim refuted Quetelet and surpassed him. Not at all... The reason why there must be cosmic forces acting upon the population and producing the tendencies to suicide is that there can be no other explanation of the statistical stabilities. »

⁹⁴ Ibid, page 178 : « Galton spoke of 'law of deviation'. Thus where Quetelet was thinking of a central tendency, and hence of the mean, Galton, always preoccupied by the exception, was thinking of the tail of the distribution... The concentration on dispersion laid to correlation coefficients... »

certaines l'ont fait (Comte et Spencer pour ne nommer que ceux-là), Durkheim s'y est refusé.

Malgré les différences conceptuelles entre Galton et Durkheim, il semble évident que le dernier est possible grâce à son prédécesseur. La production du quinquonce a permis de matérialiser un concept abstrait incompris de la majorité académique. L'usage que Galton en a fait a permis une dispersion assez vaste de l'idée que les lois statistiques puissent être indépendantes et explicatives. Même si Durkheim ne rend pas totalement justice aux idées de ce dernier, il en récupère suffisamment pour se distinguer de ses contemporains en sociologie.

Tarde et la statistique

Tarde est l'aîné de Durkheim de quelque quinze années. Les développements de Galton ne l'ont pas touché comme ils ont pu affecter les études du jeune Durkheim qui reçoit son agrégation de philosophie en 1882. Le système philosophique de Tarde, qui donnera naissance à ses considérations criminologiques et sociologiques, est déjà en gestation en 1870 lorsqu'il publie « *La différence universelle* ». C'est pourtant avec « *Les lois de l'imitation* » (1890,1895) que la notion se concrétise. La notoriété du quinquonce et des thèses de Galton n'ont sûrement pas pu avoir d'influence sur un auteur qui publie déjà dans les mêmes années.

La statistique chez Tarde est additive. Il compare la discipline à l'archéologie qui recense la présence d'objets dans les différentes régions et dans le temps. Elle ne doit pas chercher les objets en son sein comme chez Quételet ou Durkheim. Elle sert surtout à identifier les courants imitatifs, leurs directions et leurs forces. À force d'imitation, certaines pratiques disparaissent et d'autres viennent les remplacer. Il n'y a pas d'objectivation de la moyenne ni de la courbe normale. Il n'y a que l'imitation et la statistique permet de la retracer.

Tarde ne croit pas aux explications statistiques. En fait, malgré sa charge de directeur de la statistique au ministère de la Justice, il croit la discipline trop imparfaite

et le recueil de l'information est effectué depuis trop peu de temps pour fournir des informations décisives à propos de problème comme le suicide⁹⁵. Il refuse donc que la moyenne puisse être un objet comme Quételet l'a proposé. Il est plus proche de Comte à ce sujet que ne l'est Durkheim. Il refuse aussi qu'une explication puisse être fournie par une loi statistique. Il ne refuse pas le déterminisme, il propose simplement une vision plus traditionnelle et sans variabilité.

La différence statistique

L'exposé de ces différences d'interprétation statistiques donne un nouvel éclairage à l'opposition entre Tarde et Durkheim. Nous avons vu qu'il ne s'opposait pas sur la base de la notion d'individu malgré la catégorisation qui est généralement faite de leurs thèses respectives. Nous venons de voir que l'attaque ontologique que Tarde lance à Durkheim provient de leurs compréhensions des développements de la statistique au 19^e siècle. Durkheim traitait Tarde de métaphysicien parce qu'il percevait le travail de spéculation philosophique portant sur la nature humaine. Durkheim n'est pas immunisé à cet usage de l'idée de nature propre à l'humain, il en fait usage au travers de ce que nous avons identifié comme l'individu. Il se distingue de Tarde par l'absence de spéculation sur ce sujet, il n'ajoute rien à cette notion particulière. Durkheim travaille de l'extérieur alors que Tarde désire asseoir sa thèse dans chaque personne. On retrouve donc les propriétés de leurs entreprises statistiques dans leurs définitions de ce qui contrôle l'individu.

Durkheim et Tarde ont eu des différends importants qui ont mené à des théories opposées, mais ils n'ont pas questionné la notion d'individu ou sa place dans la sociologie. Ils ont utilisé la notion que la tradition jugeait normale et ils ont travaillé à rendre l'humain socialisable chacun à leurs manières.

⁹⁵ Tarde, traduit par Amaleena Damle et Matei Candea in Environment and Planning D: Society and Space, « The debate between Tarde and Durkheim », page 766 : «... one depends upon statistics as an essentially 'objective' source of information, one is deluding oneself. The oracles of this sibyl are often ambiguous and in need of interpretation. In truth, official statistics function as yet too imperfectly and have functioned for too short a time to bring any conclusive factors to the debate that concerns us. »

Conclusion

Tout au long du texte, nous avons essayé de montrer que le débat entre Tarde et Durkheim réactualisé par Bruno Latour ne portait pas sur la place de l'individu dans la société, mais plutôt sur la localisation de la contrainte sociale. Il n'y a pas de doute ou de mal entendu entre nos deux auteurs, la société existe dans la mesure où un mécanisme spécial la rend possible. Leurs différends peuvent donc être ramenés à des conceptions distinctes de ce que représente un taux pour une population. Lorsque Tarde parle de l'ontologie durkheimienne, il refuse sa réification de la statistique. Supposer qu'il y ait une chose comme un courant suicidogène qui expliquerait la stabilité du nombre des cas de suicides revient à dire qu'une main invisible équilibre le libre marché. Pour Durkheim, cette idée est nécessaire puisqu'il veut un objet observable et distinct pour la sociologie. Il atteignait ce but en structurant le fait social de cette manière.

Pour arriver à cette réponse, nous avons construit une preuve qui s'articule autour de la notion d'individu parce que cette entité est présente dans la composition du social des deux théories. En montrant que cette notion n'est pas construite par les théories de Tarde et de Durkheim, il était impossible que leur débat traite de la place à attribuer à l'individu dans la théorie sociale. Pourtant, nous avons montré que la réactualisation de 2008 semblait vouloir réanimer le débat sur cette question. En plus, on aurait tendance à trouver ce questionnement pertinent dans la mesure où on associe généralement ces deux auteurs à des catégories théoriques bien différentes; la thèse tardienne serait un psychologisme individualiste alors que celle de Durkheim tiendrait d'un holisme social. Peut-on vraiment réduire la société aux contraintes qu'elle impose aux individus tout en parlant d'holisme? D'autre part, l'imitation de Tarde n'est qu'une hypothèse qui vise l'explication des mêmes phénomènes que le fait social. Il n'y a pas de modélisation de l'individu comme chez Weber, il n'y a pas non plus de choix imitatif chez Tarde. Le psychologisme ici relève plus d'une contrainte interne de la même manière que le supposé holisme durkheimien renvoie à un externalisme réaliste.

Tarde et Durkheim ne traitent pas l'individu comme la partie d'un ensemble puisqu'il n'est pas directement question d'ensemble. Nous avons affaire à

l'identification et à la localisation de contraintes comportementales liée à la vie en société. La notion d'individu est donc liée à celle de personne qui se définit par sa volonté d'agir. Or, cette propriété ne peut être observée directement puisque nous n'avons pas accès au processus réflexif qui mène à la prise de décision. Le libre arbitre est ainsi une hypothèse au même titre que l'imitation ou le fait social. Ces entités agissent dans le monde et certains regroupements présentent des similitudes importantes. Il en découle que la société doit être à l'origine de ces similitudes. En d'autres termes, Tarde dit que le comportement d'autrui est la seule source d'influence pour l'action sociale, alors que Durkheim propose une contrainte qui émane d'un objet abstrait. La distinction traditionnelle ne porte pas sur la définition de la notion d'individu, mais sur la source de l'influence sociale sur le libre arbitre.

La notion d'individu construit les théories sociales. Elle laisse sa trace dans la structure de ces deux théories. Cet objet est le point de départ de l'interrogation sociologique puisque c'est l'impact du social sur l'individu que le sociologue veut connaître. Pourtant, une société est un ensemble d'individus avec des productions culturelles⁹⁶ dans une région plus ou moins grande. Comment supposer que le social contraint l'individu à un comportement qui n'est pas le sien s'il n'était pas en communauté? En faisant une expérience de pensée similaire à celle de la physique galiléenne. Il suffit de supposer que l'individu est équivalent à un corps en mouvement et que le social s'apparente à une résistance qui peut entraver ou modifier la direction de l'impulsion initiale. On peut imaginer l'individu sans le social, Tarde et Durkheim le font très bien. Pourtant, imaginer qu'il puisse y avoir du social sans individu relève du paradoxe. À l'inverse, une description réaliste de la friction suppose qu'elle est présente, qu'il y ait un objet dont le mouvement est entravé par elle ou pas.

L'expérience de pensée de la physique n'est pas transférable à la sociologie telle qu'elle est décrite ici. Cet insuccès est indicatif de plusieurs critiques de la scientificité

⁹⁶ Parmi les éléments de base de la culture, il faut au moins inclure les institutions juridiques et politiques, les constructions physiques et l'art.

de cette discipline. Certains ont utilisé le modèle déductivo-nomologique de Hempel⁹⁷ pour dire que la sociologie n'est pas une science puisqu'elle n'explique rien. Les sciences expliquent les phénomènes particuliers par référence à des lois générales. Or, la sociologie utilise plutôt des principes qui permettent la compréhension des comportements. La connaissance qui en découle ne vise que la rationalisation du comportement et non la prédiction ou l'explication de ceux-ci.

Plusieurs sociologues ont cherché à répondre à ces critiques de la pertinence du mode de connaissance sociologique. Le mode explicatif ontologique durkheimien est perçu par certains sociologues comme la source des critiques de scientificité. Ils ont donc proposé d'autres manières de rendre compte du comportement humain⁹⁸. Certains ont proposé de déplacer la contrainte de l'extérieur vers l'intérieur de l'individu. Ce projet réformiste est clairement présenté par Touraine dans « *Pour la sociologie* ». Il y affirme que la connaissance sociologique est nécessaire malgré tous les problèmes soulevés par les observateurs de la discipline⁹⁹. Il suffirait de modifier le mode explicatif comme proposé plus haut et de réformer la méthode de travail des sociologues pour obtenir une science à part entière. D'autres auteurs ont défendu le point de vue durkheimien en essayant de camoufler le postulat ontologique lié au fait social. Jean-Michel Berthelot proposait que la question ontologique du fait social soit ramenée à une simple exigence épistémologique¹⁰⁰ dans la mesure où l'objectif était de proposer un objet particulier à la sociologie. Or, comment rendre compte de la contrainte imposée par ces faits sur les individus s'ils n'existent pas à l'extérieur de ces derniers?

⁹⁷ Hempel, Éléments d'épistémologie, page 79 : « Les explications que nous venons de considérer peuvent alors se concevoir comme des raisonnements déductifs dont la conclusion est la proposition explanandum *E*, et dont l'ensemble des prémisses, ou explanans, consiste en lois générales... et en autres énoncés... »

⁹⁸ Boudon, La logique du social, page 46 : « En dépit des interprétations qui projettent sur Durkheim les faiblesses du sociologisme moderne... »

⁹⁹ Alain Touraine, Pour la sociologie, page 13 : « Nos sociétés se résignent mal à l'inévitable existence de la sociologie. Rarement connaissance a été acceptée d'aussi mauvais gré. »

¹⁰⁰ Berthelot, « Les règles de la méthode sociologique ou l'instauration du raisonnement expérimental en sociologie », dans Les règles de la méthode sociologique, page 16 : « Il ne s'agit bien évidemment pas d'une affirmation d'être, mais d'une exigence épistémologique. »

Ruwen Ogien propose une analyse philosophique de l'explication des modes ontologique et psychologique¹⁰¹ dans un texte intitulé « Philosophie des sciences sociales ». Il y propose que ces deux approches aient leurs limites du point de vue de l'explication et qu'aucune n'y parvient vraiment. La modification de la méthode et les changements théoriques comme le déplacement de la contrainte ne suffisent pas à rendre la discipline scientifique. Malgré les critiques contre la théorie durkheimienne, cette étude révèle que l'approche psychologique ne rend pas compte des comportements en sociologie¹⁰². Il ne resterait donc que l'explication ontologique, mais cette dernière fait intervenir une entité externe qui contraint les individus. Cette hypothèse n'est pas plus acceptable parce qu'elle fait intervenir un objet éthéré dont les propriétés permettent l'explication.

Plusieurs défenseurs de la discipline ont proposé que la complexité de l'objet puisse être à l'origine de l'absence d'explication et de prédiction en sociologie. Or, c'est souvent la capacité réflexive des individus, et par extension celle des sociétés, qui est le plus souvent utilisée pour illustrer le problème. Remarquons que cette propriété est contenue dans la notion d'individu utilisée et se trouve exacerbée par la question qui lui est liée. Le libre arbitre implique nécessairement qu'une nouvelle information puisse changer le comportement. Or, la digression que nous venons de faire visait justement à démontrer que l'individu est au centre de plusieurs problématiques de la sociologie et qu'il devrait être défini en fonction de la discipline et non en lien avec ce que nous croyons qu'il est. Si la complexité de la société empêche l'explication en partie à cause de cette capacité, ne pourrait-on pas dire qu'une nouvelle définition de la notion d'individu est primordiale pour faire de la sociologie une science à part entière?

¹⁰¹ Ogien, « Philosophie des sciences sociales », in Berthelot, J.-M. Épistémologie des sciences sociales, page 530 : « Dans le premier groupe, on cherche à expliquer certains aspects des conduites individuelles et certains phénomènes sociaux par d'autres phénomènes sociaux. Dans le second groupe, on cherche à expliquer les phénomènes sociaux par des conduites individuelles. »

¹⁰² Ibid., page 533 : « ... mettre en évidence le prix extrêmement élevé qu'il faut payer lorsqu'on l'exclut (le postulat ontologique) radicalement. Ce prix, me semble-t-il, c'est l'obligation de faire reposer tout le poids de l'explication sur des principes qui ne peuvent pas la supporter : les principes de la psychologie dite « ordinaire » ».

Certains auteurs ont proposé des refontes du concept. Parmi ceux-ci, Bruno Latour¹⁰³ et Michel Verdon¹⁰⁴ sont, à ma connaissance, ceux qui démontrent le plus de potentiel.

¹⁰³ Voir Breslau, D. « Sociology after Humanism: A Lesson from Contemporary Science Studies. » pour plus détail sur l'approche d'ontologie relationnelle en opposition aux humanismes traditionnels pour la sociologie des sciences.

¹⁰⁴ Contre la culture de Michel Verdon.

Bibliographie

- Bachelard, G. (1968). Le nouvel esprit scientifique. Paris, Les Presses universitaires de France, 10e édition.
- Berthelot, J.-M. (2001). Épistémologie des sciences sociales. Paris, Presses universitaires de France.
- Boudon, R. (1979). La logique du social introduction a l'analyse sociologique. Paris, Hachette.
- Breslau, D. (2000). « Sociology after Humanism: A Lesson from Contemporary Science Studies. » Sociological Theory **18**(2): 289-307.
- Descartes, R. and F. Khodoss (2004). Méditations métaphysiques. Paris, L'Harmattan.
- Donzelot, J. (1984). L'invention du social essai sur le déclin des passions politiques. Paris, A. Fayard.
- Durkheim, É. (1981). Le suicide : étude de sociologie. Paris, Presses universitaires de France.
- Durkheim, É. (2002). « Crime et santé sociale. » from <http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.due.cri>.
- Durkheim, É. (2002). « La sociologie et son domaine scientifique. » from <http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.due.soc1>.
- Durkheim, É. (2006). « Définitions du crime et fonction du châtement. » from <http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.due.def2>.
- Durkheim, É. (2006). « Le crime, phénomène normal. » from <http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.due.cri2>.
- Durkheim, É. and J.-M. Berthelot (1988). Les règles de la méthode sociologique : précédées de : les règles de la methode sociologique ou l'instauration du raisonnement expérimental en sociologie. Paris, Flammarion.
- Feyerabend, P. (1988). Contre la méthode : esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance. Paris, Seuil.
- Gauthier, Y. (2004). La logique du contenu sur la logique interne. Paris, L'Harmattan.
- Hacking, I. (1975). The emergence of probability : a philosophical study of early ideas about probability, induction and statistical inference. London ; New York, Cambridge University Press.
- Hacking, I. (1990). The taming of chance. Cambridge England; New York, Cambridge University Press.
- Hacking, I. (1999). The social construction of what? Cambridge, Mass, Harvard University Press.
- Hempel, C. G. (1972). Éléments d'épistémologie. Paris, A. Colin.
- Hobbes, T. and R. Tuck (1991). Leviathan. Cambridge England ; New York, Cambridge University Press.
- Hume, D. and A. Smith (1963). An enquiry concerning human understanding, and

- selections from a treatise of human nature. With Hume autobiography and a letter from Adam Smith. La Salle, Ill., Open court.
- Ihde, D. (2000). « Epistemology engines. » Nature **406**(6): 21.
- Latour, B. (1991). Nous n'avons jamais été modernes : essai d'anthropologie symétrique. Paris, Éditions La Découverte.
- Latour, B. (2001). Gabriel Tarde and the End of the Social. The Social in Question. New Bearings in History and the Social Sciences. P. Joyce. London, Routledge,.
- Latour, B. (2005). Reassembling the social an introduction to actor-network-theory. Oxford ; New York, Oxford University Press.
- Leibnitz, G. W. and M. Fichant (2004). Discours de métaphysique suivi de Monadologie et autres textes. Paris, Gallimard.
- Locke, J. and A. C. Fraser (1959). An Essay concerning human understanding. New York, Dover Publications.
- Martuccelli, D. (2002). Grammaires de l'individu. Paris, Gallimard.
- Martuccelli, D. (2005, 08.06.2005). « Les trois voies de l'individu sociologique. » EspacesTemps.net, from <http://espacestems.net/document1414.html>.
- Mille, L. F. e. M. (2004-2005). « Au fil du travail des sciences sociales. », note de lecture de Mucchielli, Laurent (2004), Mythes et histoire des sciences humaines
- Mucchielli, L. (2000). « Tardomania ? Réflexions sur les usages contemporains de Tarde. » Revue d'Histoire des Sciences Humaines **3**: 161-184.
- Mucchielli, L. (2004). Mythes et histoire des sciences humaines. Paris, La Découverte.
- Nordmann, D. B. a. A. (1994). « Facts-Well-Put. » The British Journal for the Philosophy of Science **45**(1): 37-77.
- Smith, A., K. Haakonssen, et al. (2002). « The theory of moral sentiments. » from <http://www.mylibrary.com?id=42924> Accès réservé UdeM.
- Tarde, G. d. (2006). « Contre Durkheim à propos de son suicide. » from <http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.tag.con>.
- Tarde, G. d. and É. Alliez (1999a). La logique sociale. Le Plessis-Robinson, Institut Synthélabo pour le progrès de la connaissance.
- Tarde, G. d. and É. Alliez (1999b). Monadologie et sociologie. Le Plessis-Robinson, Institut Synthélabo.
- Tarde, G. d. and J.-P. Antoine (2001). Les lois de l'imitation. Paris, Empêcheurs de penser en rond.
- Verdon, M. (1991). Contre la culture : fondement d'une anthropologie sociale opérationnelle. Paris,, Éditions des archives contemporaines.
- Viana, V., B. Latour, B. Karsenti, F. Ait-Touati, and L. Salmon (2008). « The debate between Tarde and Durkheim. » Environment and Planning D: Society and Space **26**: 761-777.